



De l'adolescente errante dans nos mondes contemporains

Olivier Douville

► **To cite this version:**

| Olivier Douville. De l'adolescente errante dans nos mondes contemporains. 2006. halshs-00113256

HAL Id: halshs-00113256

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00113256>

Preprint submitted on 12 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'adolescence errante.

Variations sur les non-lieux de nos modernités

Olivier Douville

Olivier Douville a publié

Anthropologie et Cliniques : recherches et perspectives (Sous la dir. d'O. Douville), Éditions A.R.C.P. Coll "Actuels", Rennes, 1996.

Cultures, insertions et santé (sous la dir. de C. Sabatier et O. Douville), Paris, L'Harmattan, collection « Espaces interculturels », 2002.

Psychologie Clinique n° 16. Série 2003-2, N° 16 « Ruptures de liens, clinique des altérités » (sous la dir. de O. Douville et de Cl. Wacjman), Paris, L'Harmattan, 2003

Les méthodes cliniques en psychologie, (Sous la dir. d'O. Douville), Paris, Dunod, 2006.

Psychologie Clinique n° 20. Série 2005-1, N° 20 « pourquoi la psychopathologie clinique ? » (sous la dir. de C. Hoffmann et O. Douville), Paris, L'Harmattan, 2005

Olivier Douville a aussi publié des articles dans des revues scientifiques en psychanalyse, psychiatrie, psychologie et anthropologie des articles portant sur l'anthropologie et la clinique psychanalytique, l'adolescence, la mélancolie (en particulier dans les revues *Adolescence*, *Le Bulletin de Psychologie*, *Les Cahiers de l'Infantile*, *Les Cahiers Intersignes*, *Che Vuoi ?*, *Cliniques Méditerranéennes*, *Connexions*, *L'Encyclopédie Médico-Chirurgicale*, *L'Evolution Psychiatrique*, *Figures de la psychanalyse*, *L'Homme et la Société*, *L'information Psychiatrique*, *Le Journal des Anthropologues*, *Psychologie Clinique*, *Psychopathologie Africaine*, *PTAH*, ...)

A la mémoire de Bix Beiderbecke

Avec mes vifs remerciements pour les collègues qui m'ont encouragé à travailler dans ce champ et ont accueilli mes travaux:

Michel Audisio, Fethi Benslama, Joel Birman, Joëlle Bordet, Michèle Cadoret, Alice Cherki, René Collignon, Michèle Benhaïm, Patrick Delaroche, Bernard Doray, Xavier Emmanuelli, Marie-Claude Fourment, Roland Gori, Yolande Govindama, Philippe Gutton, Christian Hoffmann, Bernard Hours, Baba Koumaré, Gérard Laniez, Didier Lauru, Jaak le Roy, Serge Lesourd, Robert Lévy, François Marty, Jean-Jacques Moscovitz, Jean-Paul Mouras, Okba Natahi, Adelin N'Situ, Laurent Ottavi, Jean-Jacques Rassial, François Richard, Jean-Michel Vives, François Sauvagnat, Monique Sélim, Karl-Léo Schwering et Claude Wacjman

L'attachement le plus vif à une pratique d'écoute du sujet, le désir de rendre le plus fidèlement compte des modifications subjectives liées aux évolutions de nos modernités, voilà en deux mots les soucis de mon écriture. Je témoigne ici d'une expérience professionnelle de psychothérapeute, adossé à la psychanalyse et à l'anthropologie et travaillant dans des espaces urbains aux franges des aspects plus ordinaires et davantage policés des villes modernes, que ce soit en Europe ¹ ou en Afrique de l'Ouest ².

Si le terme d' « errance » (errare/itinerare, l'erreur certes mais aussi l'itinéraire) atteste d'un désordre de l'orientation des corps dans les espaces publics, sa réalité actuelle nous fait rencontrer de jeunes sujets redoutant plus que tout de se trouver assignés, fixés par l'autre, et retenus dans une demeure. Ces adolescents en errance ne semblent en rien stabilisés par un éprouvé qui identifie et met en lien un dedans et un dehors. Ils ne semblent pas croire en les identifiantes vertus d'une telle partition. Cette altération des rapports humains entre identité et domicile, est le fait de jeunes vivant leur puberté comme un événement dont il n'y a rien à dire. L'errance perdure lorsqu'il n'est plus supposé le moindre lieu

¹ E.P.S de Ville-Evrard, 93332 Neuilly/Marne cedex

² Dans le cadre de rencontre de travail avec des psychiatres et psychologues africains, au Sénégal, Mali et au Congo et en bonne part grâce au Samu Social international dirigé par le Dr. Xavier Emmanuelli. Qu'il en soit remercié.

pouvant accueillir les sujet et les mettre à l'épreuve de rencontres décisives. L'afflux du pulsionnel propre à ce moment de l'existence est comme une tornade qui les jette au dehors d'eux-même, les vouant au dehors. Aussi s'agit-il d'aller à leur rencontre.

L'existence fantomatique de l'adolescent errant dissout la réalité des liens entre corps, lieu et langue. Sa zone d'existence se fond dans une semi-obscurité impossible à éclairer par une quelconque des théories classiques traitant de psychopathologie ou de culture. Cette existence fantomatique confère aux sujets spectraux une capacité de déformation des modes d'habitat, du temps et de l'espace pour lesquelles les catégories sociologiques de la marge ou du nomadisme n'offrent rien d'analogue.

Cette dimension d'errance, d'exil sans métamorphose subjective ou de voyage sans but, concerne toute une frange de population, de plus en plus jeune. Elle touche à l'humanité même de notre civilisation, caractérisée par la réalité de l'abandon social dont les effets sont majeurs quant aux fonctionnements psychiques. L'errance – celle de certains adolescents donc - ne serait pas à définir comme le mouvement d'un voyageur, mais plutôt comme la trace de quelqu'un se déplaçant d'un point fixe sans arriver à relier les différents étapes par lesquelles il est passé. Un petit peu comme s'il se poussait, de ricochet en ricochet, avec monotonie, dans des manières uniformes d'éprouver l'espace.

En quoi ces jeunes sont-ils aussi des voyageurs sans voyages, transmigrant dans un vide de références communes ? Qu'est ce qui, pour ces adolescents, pourrait poser un terme à une telle dérive sans but, en orientant l'errance vers une recherche de lieu, la transmuant en un déplacement sensé et orienté ? En quoi l'errance soigne-t-elle et que soigne-t-elle ? Voilà, de prime abord trois questions impossibles à éviter,

au moment où nous tentons d'engager un dialogue avec un de ces jeunes que, seule, la perte de soi semble paradoxalement rassurer.

L'adolescence est un moment de confusion où ce qui fait limites, bords et frontières apparaît brutalement comme peu plausible ou infondé. La clinique témoigne de l'extrême difficulté dans laquelle se trouvent des jeunes gens à accorder un quelconque crédit à leur monde interne, à leur propre champ d'expérience, à ce qui pourrait chez eux tresser le désir de rencontrer un être différent d'eux-mêmes.

Errance et lien social

Un fil rouge traverse ce texte. Il tient en une proposition : l'errance adolescente est tout à fait révélatrice de l'état de mélancolisation actuel affectant le lien social³. C'est un versant de notre clinique : la forme des malaises et des esquives affichées par les adolescents touche la structure même des échanges et des jeux de parole ayant cours dans le social. Si l'adolescent cherche à se donner une consistance dans des liens de parole, encore lui faut-il rencontrer et éprouver le pouvoir de métamorphose et de transmutation des représentations qu'assurerait une parole juste. Les diverses errances des adolescents ne s'expérimentent-elles pas le plus dans des territoires urbains où règne la dissociation des liens sociaux : des « barres » d'habitation qui ne font pas quartiers, des quartiers qui ne font pas villes, des écoles qui n'ont plus rien à voir avec la vie des cités, etc. Et quelques bonnes volontés créant, comme il est logique de le faire et méritant de l'assumer, des « associations ».

La politique absente de la scène moderne, voilà bien l'une des caractéristiques de notre modernité et la raison de la mélancolisation du lien social. Plus exactement, quittant le commerce de nos échanges, elle se

³ Je renvoie à mon article « Pour introduire l'idée d'une mélancolisation du lien social » *Cliniques Méditerranéennes*, 63 « Filiations 1 », 2000 : 239-262

dilapide dans des discours identitaires qui s'en approprient le privilège et la fonction. D'où des espaces d'échange et d'accueil, des dispositifs de filiation alors traversés par des violences.

S'adresser au social incite le chercheur, tout comme le praticien, à bien des doléances et des nostalgies. D'où cette nécessité de penser la modernité à plusieurs voix, comme un temps collectif de remaniements identitaires, en proie à des conflits de représentations et de souveraineté tout à fait intenses. Si nous voulons garder un peu les yeux ouverts, il me semble possible de soutenir que la fonction même du Tiers est soumise à une démultiplication et à une abrasion assez considérable. De plus en plus nos échanges sont directs, immédiats, et tout repli vers des insignes communautaristes des formes de résistances particulièrement féroces à ces globalisations des communications immédiates.

Lorsque le politique ne joue plus son rôle de tiers, alors les brouillages des lieux, des espaces et des générations ont cet effet de raviver des arguments d'allure traditionnelle. Nous ne pouvons saisir ces actuelles maladies de l'identité qu'en référence aux contextes actuels. Une telle promotion de petits ghettos généralisés pose plus d'une question au clinicien, elle en pose aussi à l'anthropologue. Du moins à celui que Marc Augé et Gérard Althabe ont pu nommer « l'anthropologue des mondes contemporains » : celui dont le projet est d'étudier les modifications des rapports des sociétés à leurs histoires, à leurs rites et à leurs mythes. Ce domaine inclut les situations des récits d'origine et de filiation, leurs élaborations et leurs transmissions, ainsi que les conditions de communications des rites et des règles dans des mondes où l'instabilité spatiale des espaces d'échanges est poussée à son comble. S'il est pertinent de parler d'adolescence c'est aussi dans la mesure où nous appréhendons l'impact de cette dite « culture » sur les idéalités des adultes de nos sociétés libérales. L'adolescence est un temps où s'inaugure un rapport au

corps, à autrui, au sexuel et à la mort. Ce nouveau paysage psychique prend appui sur ce que vaut la profondeur métaphorique des langues en présence dans l'histoire du jeune comme dans l'histoire du pays où il réside, leurs compétences à accueillir les échos du sexuel et de la mort. Affirmer cependant que cette nouvelle disposition anthropologique du jeune et son rejaillissement sur le culturel et sur le social ne peuvent que mobiliser son économie psychique infantile, qu'elle sollicite le refoulé psychique et ses émergences, est-ce dire autre chose ?

Dans l'expérience de la clinique psychanalytique, nous sommes quotidiennement alertés et comme en arrêt devant les risques, les accidents ou les dégâts entamant le réel du corps face à ce qui est mis hors course, rejeté du côté d'un échec ou d'une casse de la transmission du goût pour la parole pleine comme dette à la vie. Notre siècle voit se succéder des tentatives de destruction en masse de l'humain, des ruptures dans l'Histoire et dans les transmissions des passés qui en résultent. Il y a là des réels et des jouissances de destruction non soumises à la médiation de l'imaginaire et à la mesure du symbolique. C'est bien de la difficulté de la construction et du passage d'un savoir portant sur ces ruptures dans l'Histoire et dans la généalogie dont témoignent les émergences adolescentes. Elles le font dans et par leur résistance possible au nihilisme.

Autrement dit, l'adolescence nous retient bien, depuis près d'un siècle, comme une réalité et une problématique intéressantes pour la psychanalyse mais encore pour l'anthropologie, l'une et l'autre de ces deux disciplines étant envisagées ici en tant que doxa et en tant que pratique. L'adolescence vaut comme un temps d'expérimentation des repères identificatoires et des ordres d'appartenance.

D'où, pour le praticien, une recherche double : l'une concernant les conditions de possibilité d'une technique psychanalytique, l'autre les fondements inconscients des échanges, des liens et des discours sociaux.

Ces deux propositions de recherche pourraient s'articuler en supposant que l'adolescent découvre et éprouve une difficulté de conciliation entre son implication dans son monde fantasmatique d'une part et les idéaux de relations à autrui et aux objets véhiculant des fictions sociales d'échanges et de liens, de l'autre.

Explorer les logiques de ses nécessités d'appartenance serait alors le fil rouge de notre abord de l'adolescent des deux sexes. L'angle anthropologique permet d'explorer autrement que dans une lecture close et monadique de l'individu, les façons dont les adolescents reprennent sur eux la violence originaire, la mettent en forme et en traces. La responsabilité clinique est de faire valoir ce que les mises en ritualisation valent comme topos inédits pour le sujet. La clinique en compagnie d'adolescents doit aussi rebondir sur une clinique du processus adolescent toujours vivant en notre rapport au corps et aux mots. Nous pourrions envisager cette proposition par un détour, celui de la construction « mytho-historique » que produit l'adolescent afin de s'orienter dans la structure de son existence. Cet abord ouvre, bien évidemment, sur une perspective qui, mettant en lien plus de deux générations, se penche sur ce qui se transmet de l'une à l'autre, comme valeurs et interdits, mais aussi et plus profondément comme désir de vivre et d'expérimenter la saveur de l'existence. À ceci près que nous voudrions dépouiller ce genre d'approche de toutes les ritournelles convenues du « trans-générationnel » qui voient en l'inconscient une réserve inépuisable de fantômes, de cryptes, d'esprits ancestraux mal honorés, venant sidérer l'élaboration inconsciente. Cette perspective n'est pas fausse. Elle ne peut toutefois suffire à asseoir une réflexion concernant le symptôme adolescent - cette construction tissée avec les effets du travail psychique parental en contact avec le culturel et le social - et donc avec ce que ce travail a laissé de côté, ce dont il n'a pas pu tenir compte.

L'adolescent est renvoyé à une dérive du langage, une position mélancolique en quelque sorte, où il teste langage et parole dans leur capacité à recueillir les effets érotiques et mortifères du travail de la perte. Avec un intérêt tout particulier vers les possibilités de transfert de ses effets et marques. La mise en scène de la perte de ces traces s'effectue par un renouvellement inouï des fictions d'origine, lesquelles peuvent ne plus être étayées par des romans familiaux, sociaux, des fictions de groupe, des grands romans. Le moment de l'adolescence se repère comme stase et non plus comme période de passage quand se manifeste un épuisement des récits et des figures historiques de l'Autre, qui sont réputées nécessaires à la fabrique du sujet.

L'histoire dilapidée c'est aussi un trait symptomatique de la façon dont la modernité écrit le passé. Avec parfois des passages à l'acte dans le politique, comme la volonté de fixer par loi manichéenne et dénégatrice les aspects positifs de la colonisation. Qu'en avait-on besoin ? Et pourquoi de tels coups de force ? Ils excluent de leur mémoire les descendants de ces hommes et ces femmes, autrefois colonisés, dans une délégitimation de leurs espoirs, de leurs rêves et de leur révolte. Condamnés à se faire les hérauts des opprimés d'antan, des esclaves africains, des messianistes du tiers-monde de l'époque coloniale, au risque d'abandonner une pensée du politique au profit d'une identification victimaire. Autant de figures violentes d'un empêchement du travail de l'adolescence, mis soit en fixation identitaire, soit en errance, en appel vide et en hors lieu.

A contrario, en le situant dans son idéal empan, l'adolescence deviendrait le nom d'un mouvement symbolique du sujet dès qu'il doit s'adopter lui-même comme « fils de » ou « fille de ». Il reconsidère son rapport à l'origine et tente d'en subjectiver deux aspects : le rapport à ce qui fait de lui une créature, liée au Réel de la cause sexuelle de l'existence mais également celui d'un sujet pris dans la transmission - cible et relais –

et rendu tout particulièrement sensible à la dette et à l'offense. La question de la filiation se pose donc avec force au jeune en même temps que se pose à lui la question du sens à attribuer à sa particularité.

L'étoffe anthropologique du temps est celle de la transmission, de l'héritage qui court et se réinvente, d'une génération à l'autre. Ces opérations de transmissions incluent d'une part les interdits, repris par les institutions sociales et d'autre part les diverses manières selon lesquelles par les rites et les mythes chacun tente de surmonter ou de voiler les contradictions entre le monde social réel où il vit et les illusions qu'il s'en donne. Si l'on parvient à saisir la face la plus impérieuse de la transmission on rencontre bien celle qui institue tout adolescent comme un potentiel passeur du sens de la vie, soumis alors aux exigences sociales des réciprocités et à l'incommensurable inconnue des jouissances. Il se fait des similitudes entre les enjeux des processus de filiation et les opérations psychiques qui encadrent la période de l'adolescence. Les passages d'une génération à l'autre sont révélateurs des dispositifs qui donnent cadre et limite à l'espace social. Les rapports quotidiens inter-générationnels interrogent aujourd'hui les états du lien social, les états et les émergences des processus de subjectivation, les sites de l'identité et de l'altérité. La rencontre avec certains adolescents est aussi celle d'un certain dévoilement des processus de ségrégation affectant, dans notre modernité, les liens entre corps, langage et communauté.

Aussi bien les adolescents nous informent de la subtilité des processus et des voies par lesquels ils se fondent. On peut aborder leur exigence de se sentir réels –l'expression est de Winnicott- en tant que volonté ontologique. Pour le moment, l'essentiel est de se tenir proche de ce que l'adolescent ajoute à sa peur et à sa volonté, soit le désir d'être et le désir de l'être. En cela, il interroge ce désir au plus vif et pas seulement au plan des individus. Plus encore à celui des civilisations et de la culture de

nos monde qui ont donné, ne l'oublions pas, forme et force à l'idée même du désirable et du sens de l'existence.

Des recherches d'anthropologie clinique à propos de l'adolescence concerneraient l'ensemble des phénomènes et des processus faisant lien et disjonction entre générations et transmission. L'adolescence, figure exemplaire du passage, est le nom d'une expérience confrontant le sujet à ces niveaux de croissance et de différenciation. Il passe du clan à la Cité (soit le lieu qui fournit et prescrit des règles d'affiliation et d'échanges). Quand bien même certains adolescents, apathiques ou errants, nous donnent l'impression de traverser les espaces urbains au titre de promeneurs, il n'en demeure pas moins vrai que la psyché ne saurait "durer" ni produire de la signification sans les structures ou les institutions fournies par la Cité. Les espaces urbains contemporains sont aussi des réalités des univers sociaux et des mondes psychiques internes. Ils sont les lieux même de l'expression du malaise actuel dans la culture et dans la subjectivation.

Adolescence et temps, généalogie et histoire

Prendre appui sur des aspects inachevés et ouverts de l'altérité comme condition d'une possible "sortie" de l'adolescence ? Voilà pourquoi l'adolescent explore, avec méthode et vigueur - et tout en le dénonçant parfois avec virulence - ce qui est manquant, incomplet, ébréché et ouvert dans les discours courants et dans les promesses parentales, familiales ou sociales. Il traite ce qui fait équivoque dans la langue même. Il doit, à nouveau, s'inventer un corps qui est aussi un corps de langage, puisque celui produit par les théories sexuelles infantiles et mis en réserve durant la latence, ne le soutient plus et qu'il ne s'y retrouve plus. Le réel de l'infantile et de la latence revient sur le sujet. Un réveil du corps se traduisant en

angoisses : peur de devenir subitement fou, ou de mourir, d'un coup. Telles sont bien les racines de l'aspect encore un peu métaphysicien de certains des adolescents.

Comme tout sujet en rupture d'imaginaire, capté par le vide autour duquel s'enroule la pulsion, l'adolescent doit alors s'inventer un corps de symbolique pour laisser s'endormir le réel du corps. Il a besoin de scènes et de récits pour être confronté à l'assomption sexuelle du corps.

Les psychanalystes sont responsables d'un savoir qui, de Freud à Lacan, en passant par quelques autres dont G. Roheim dans ses îles Normandy et Wulf Sachs enquêtant dans les *township* d'Afrique du Sud, implique que la problématique de la subjectivité est à la fois la plus intime et la plus externe.

L'objet de l'anthropologie serait alors l'étude des conditions dans lesquelles une espèce a pu entrer dans la parole, et comment une société reconnaît et célèbre ce savoir comme discours – au risque de porter son regard sur les modes de déconstruction des figures possibles de l'Autre. Ce regard anthropologique neuf laisse voir ce qu'il a été impossible à l'anthropologie essentialiste de dissimuler plus longtemps : l'émergence moderne d'un sujet qui n'est plus seulement en dette vis-à-vis d'un héritage commun (l'ancêtre, la Loi, le langage) mais critique et contraint de jouer diverses facettes des altérités. L'anthropologie ainsi refondée touche à la dimension de la représentation, terrain du matériel humain : l'image, le corps et le mot ont pour enjeu de nous permettre la représentation non de telle ou telle configuration culturelle, mais ce qui permettrait de fonder la « communauté humaine minimale ».

L'anthropologie de la modernité, que représentent les travaux de Marc Augé et de Gérard Althabe, a pris au sérieux la question freudienne, comment se transmet la vie psychique, d'une génération à l'autre, en en faisant un sujet du décalage, de l'entre-deux, de l'incomplétude.

L'angoisse des adolescents, nous ne la recevons pas telle la plainte « standardisée » des névrosés. Cette plainte, ils la font naître très souvent chez l'autre.

Comment alors peuvent-ils faire valoir leur capacité à la liaison et à la relance non folle du désir ? Il revient aux cliniciens d'établir qu'un tel enjeu est souvent mis à nu dans le symptôme ou le passage à l'acte de certains jeunes, et qu'on lui doit de le recueillir dans sa dignité de demande potentielle. C'est du moins le sens du travail de quelques analystes sachant que si le sujet de l'inconscient n'a pas d'âge, une subjectivation nécessite des ruptures, des passages, et du temps. Et, souvent, du dialogue. Certains adolescents viennent vers nous porteur d'un roman familial tu et honteux, non reçu dans l'idéologie et la mémoire prescrite du temps social où nous sommes. Il faut ici noter, tout de suite, que plus drastique est le lien entre souffrance psychique et exclusion, plus notre silence, dans le soin psychique, loin d'être outil pour le lien et condition de la parole, sera ressenti comme un mépris, avec, de plus, le danger qu'une attitude trop silencieuse, plonge certains adolescents dans un silence, celui du hors-parole et du hors-discours. Un risque plus vif encore à mesure que le temps actuel refuse l'écho et la mémoire de certains noms, de certains mots, de certains signes du passé commun. Sont exclus de la représentation mémorielle commune des pans entiers du passé. Lesquels reviennent sur le sujet qui massivement se porte au devant du social comme une figure héroïque de la malédiction conjurée : esclave rebelle, combattant en libération contre l'Occident, etc. Et le fantasme d'auto-fondation rebelle vient ici comme parade à l'angoisse de ne pas avoir été créé par des mots et des représentations aptes à pouvoir circuler et féconder les échanges humains. Comment parler aujourd'hui sereinement, comme d'un problème commun et d'une histoire commune à l'ensemble de la communauté

nationale, des guerres d'indépendance, des massacres coloniaux, des génocides ou des traites ?

Des psychanalystes rencontrent des adolescents qui ne sont en rien de merveilleux jeunes diaphanes et aériens, tombant dont ne sait quelle Lune. Non, lorsqu'ils viennent vers nous, ce sont des blocs d'histoire non historiés qui surgissent, de ces histoires qui font mal et rendent peu plausible la réalité des passés lorsqu'on ne peut les raconter à plusieurs ; ce sont des morts très mal célébrés ou pas du tout, dont la mémoire est sous séquestre, ces sont encore des traces de langues désenchantées et erratiques qu'ils charrient avec eux. Ils ont besoin de notre temps, de notre accueil, de la profondeur de champ aussi qu'ouvre notre voix, afin de s'avancer dans un rapport neuf à l'altérité et à l'inconnu, afin de retrouver le goût de l'énonciation, du souvenir, afin de traverser de l'exil comme une aventure féconde et non plus comme une chute dans un ailleurs sans bord et sans profondeur. Ceux qui ont pu ressentir leur langue maternelle bafouée ou insultée ont besoin d'en faire entendre les vibrations d'origine et la résonance camouflée. Cette tâche est impossible si le rapport du jeune à son langage est figé sous un silence pétrifiant et dévorateur. Alors, le corps s'étrange au risque de devenir obsédant lorsque le jeune fait de lui-même son unique interlocuteur, son autrui privilégié et son seul territoire, toujours un peu trop incertain.

Entre l'époque de Freud et la nôtre, il y a eu le nazisme, l'horreur des camps et la question de l'extermination et du meurtre de masse. Notre siècle a attaqué la négation fondatrice du lien entre sentiment d'appartenance à l'espèce et sentiment d'appartenance à l'humanité. Ce "non à " est à entendre comme le socle anthropologique de la castration symbolique: un double renoncement à l'animalité (interdit du cannibalisme du père par le fils) et à l'immortalité.

Le projet, en acte meurtrier, de créer une nouvelle race, d'inscrire la filiation dans le toujours possible de la chair réduite aux combinaisons idéologisables du "bios" et non dans le verbe, s'en est pris à un référent anthropologique essentiel de notre culture occidentale en ses références monothéistes, montage entre le champ de la parole et l'ordre du sacrifice monothéiste, représentation, théâtre sacré et scène archétypale de cette négation fondatrice. Dès lors, ce qui est attaqué n'est rien d'autre que le lien tripodique "père-fils-altérité".

L'adolescent et le lieu

Acteur de toute cette logique sociale actuelle, où donc se situe l'adolescence ? Par la "férocité sociale" selon l'expression de P. Legendre, enjeu, relais, témoin, passeur peut-être, l'adolescent est en proie à la guerre moderne, pour la maîtrise de la distribution des places dans l'échange, ce qui ne va pas sans un goût assez prononcé pour le contrôle. Mais il s'agit de la disparition du conflit, pas d'une guerre pour fabriquer de l'opposition ; d'une guerre pour fabriquer de l'identification, une identification analphabète.

En d'autres termes si, pour un adolescent, il n'est pas d'autres façons de se présenter que comme étant l'objet visé par la pulsion, alors les indices de la présence de l'autre – le regard, la voix – deviennent extrêmement désubjectivants, tétanisants, terrifiants. La clinique doit supposer une panne radicale dans l'usage du semblant, du virtuel et du retournement. L'autrui n'a plus valeur de promesse ou de présence. Il est d'emblée intrus. Et l'épreuve de l'espace en devient clivée. L'errance est une façon aussi redoutablement efficace d'élire un lieu vide, vidé de ses accidents, un lieu sans commencement, un lieu sans « lieu ». Le jeune errant en tente vainement la traversée en même temps qu'il le retient, ce

non-lieu, qu'il s'y adonne et s'y livre dans un déplacement lisse, erratique, automatique.

Cet usage appauvrissant le fonctionnement psychique, ne prémunit pas le sujet totalement du risque de la rencontre. L'adolescent, parfois, crève la bulle de son errance. S'il ne croit plus à sa destinée, ne se confiant qu'au perpétuel balancement d'un déplacement sans intimité de soi à soi, il ne saurait pour autant s'affranchir de tout commerce avec autrui. Disons que si le groupe spatial de ses trajets le réduit le plus souvent à n'expérimenter, ici ou là, que les mêmes voisinages humains et les mêmes bassins sensoriels peu différenciés, l'adolescent peut aussi brusquement se trouver sous le coup de la rencontre avec un autrui qui le remarque, le hausse dans une visibilité de rencontre parfois éprouvante, se propose alors à le prendre en charge.

Avant même d'avoir à affronter l'épreuve d'un nouvel et décisif enjeu de sa parole, le jeune peut avoir affaire moins à un autrui, qu'à des fragments séparés de cet autrui, une voix ou un regard qui fixe, qui ne le lâche pas. Ce sont des objets pulsionnels "bruts", sidérant le jeune tant qu'ils ne sont pas décomposés et retrouvés à travers un autre jeu de déplacement et d'adresse que ceux déjà expérimentés. Alors le déclenchement d'attaques de panique et de vifs épisodes d'agressivité, sachant que les miroirs, en ces cas de non déplacement de l'objet, ne rougissent ou ne bégaiement même plus.

Souvent, et c'est une voie de sortie pour cette pseudo-psychose, il s'agit pour eux de rechercher le maternel de la langue. D'où la part importante que prennent la rythmicité, le jeu de verlan, le rap, bref tout ce qu'une sociologie décorative a décrit comme expression "contre", "subversion rebelle", "marques tribales" alors qu'il peut y avoir, dans cette recherche d'un assolement maternel de la langue, un effort afin de se sentir réel au-delà, par un jeu de désarticulation et de réarticulation. "La

protestation de l'être accablé" n'est pas sans aptitudes. Elle se cherche au creux du corps, de ce corps comme opérateur de lien et de croisement entre imaginaire et réel, elle se cherche par la parole se remémorant le cri de l'enfant en détresse. Elle professe une dette envers la langue afin, pour le sujet, de supporter une dette envers la vie. Un tel jeu d'amour aux brisures de l'énonciation serait alors comme une enveloppe et une capsule contenant et le discours du semblable et celui du sujet, condensés au point où la plainte, si heureusement elle surgit, irait se disperser dans une nébuleuse sensitive.

Cette nouvelle émergence du sujet en son lien à l'autre, n'a rien d'agréable ni pour le jeune, ni pour le psychanalyste, ni pour le travailleur social - ce dernier trop souvent occupé à montrer qu'il souffre plus de la situation que les collègues des autres corps professionnels ! Elle signifie, tout de même, un début d'invention du semblable.

Y aurait-il, à ce moment-là, une possibilité de s'appropriier le passé, c'est-à-dire aussi de se désapproprier de la capture par l'origine fétichisée ? Que par l'oubli du temps qui passe, perce enfin la nécessité d'une mémoire trouée permettant un passé composé par le langage.

En ces temps de balance, l'Autre - l'altérité de référence - s'abstrait et parfois se disloque. La rivalité s'exaspère, les dettes s'inversent Pour contrer cette dégradation nécessaire et cette désillusion le plus souvent insupportable face à la référence Autre, l'adolescent produit parfois un état de psyché qui s'assimile à un vécu autistique lorsque le jeune se réfugie et se niche en des lieux que spécifie l'absence de toute ambiance et de toute mise en rapport à l'affectif. Des lieux où ne se posent ni question ni demande.

Notre démarche d'anthropologie clinique, permet d'y voir des topos où la corporéification des altérités est réduite à une série d'évènements minimaux, interchangeables, monotones. Ce sont des lieux

de retrait, le moins possible habités par des contrastes et des rythmes diversifiés. Au « sans mémoire » qui caractérise de tels endroits de refuges catastrophiques correspond très bien, trop bien, le vœu d'amnésie de ces adolescents qui ne trouvent généralement pas dans l'évocation de leur passé de quoi penser une origine et de quoi rêver un destin.

L'impossible reprise des scènes infantiles dans des épopées adolescentes s'accompagne d'un choix de territoires où les traces du corps humain et de l'activité humaine sont plus les rebus (les friches où se profilent encore les silhouettes des usines ou des ateliers désaffectés qui, tels des vaisseaux fantômes tombent en ruine) et les déchets des paysages urbains. Dans de tels sites, vestiges de nos cités « au bout du rouleau », stigmates de leurs propres tendances à l'amnésie et à l'ingestion vorace de leurs passés, seraient enfin congédiées et conjurées la déception, la fausse promesse de retrouvaille avec un bon partenaire, qui ne pourrait se dévoiler que comme menaçant de pouvoir rejeter et bannir l'adolescent après l'avoir sans doute trop aimé ou trop séduit. Mais cette non destruction de la cité, c'est-à-dire cette appartenance à la communauté de la parole dans un espace commun, c'est bien ce que l'analyste construit aussi en lui afin de tenter un travail avec ces adolescents.

Le sujet adolescent serait-il campé devant un choix ? Devenir un bon historien, d'une part, ou rester un voyageur égaré dans un espace à peine orienté, déplié par des traces et des mémoires valant repère pour le plus grand nombre. L'adolescence est le nom d'un processus par lequel le sujet efface les traces de son passé, afin de pouvoir les lire selon une logique qui est celle du refoulement de la pulsion. Sans cet effacement qui déplace bien davantage qu'il n'annule le passé infantile, l'adolescent ne peut se faire passeur, migrant, exilé, c'est-à-dire apte à choisir un autre lieu, un autre partenaire, un autre temps, que ce lieu, ce temps, ces partenaires d'élections qu'étaient les cadres et les protagonistes de ses

rêveries infantiles. Il se pourrait fort bien que l'errance ne soit pas ici le nom d'un voyage ou d'un passage, mais encore le stigmate d'une dérive pulsionnelle qu'aucun mode de jouissance décidée et référée au choix d'un partenaire ne puisse tamponner ou mettre en arrêt

Bref, le choix d'un partenaire serait-il le signe d'un arrêt de l'expérimentation erratique de l'errance ? Un tel constat n'engagerait qu'à de bien stériles généralisations si nous n'en prenions pas la mesure au plan de la situation thérapeutique incitant le sujet à élaborer une interprétation de ses théories sexuelles. Mais encore faut-il qu'il se sente comme objet d'une parole, ou d'une promesse : que les évènements de mots et de présences qui vont surgir dans sa rencontre avec un thérapeute puissent valoir comme commentant et célébrant sa présence dans le monde de la culture et de la langue, sans la figer. Autrement, sans le prix de cette promesse, l'existence déboussolée et désœuvrée, se dilapidant dans un espace qui fuit et dans un temps qui n'en retient rien, restera sous le coup de menaces diffuses.

Rapport aux objets et à la destruction

C'est par le truchement de ce fantasme, de cette construction psychique qui le met en rapport de conjonction et de disjonction avec l'ineestimable objet qui aimante son désir, que le sujet règle son rapport aux autres. A partir de la structure même du fantasme, on peut alors supposer que trois modes différents de vérification de ce que vaut la construction fantasmatique peuvent être agis et, espérons le, entendus. Et que ces modes ne se repèrent qu'en fonction de la circulation des objets de désir mis en acte par l'adolescent.

a) Une forme de complétude et de renfermement sur l'objet et par l'objet, reconnaissons le, copieusement encouragée, distillée et entretenue

par le discours du libéralisme selon lequel être libre, c'est pouvoir consommer. Mais cette complétude imaginaire se déroule le plus souvent dans le registre du semblant. Méconnaître la force de ce registre comporte pour la clinique le risque de confondre une fétichisation temporaire de l'érogène de la rencontre du corps et de l'objet avec une constitution de la structure perverse. Le culte narcissique focalisé sur le corps est différent de la perversion.

b) La survalorisation de l'objet d'amour habitant "grandes passions" et formes moderne de l'amour courtois. Lorsque l'intérêt psychiatrique s'est penché sur l'adolescence - remontons en France à Esquirol - c'était déjà pour décrire des formes de survalorisation de l'objet d'amour ou même encore de formes d'érotomanies adolescentes, où la médicalisation "psychopathologise" le processus pour en voir un fait avéré et immuable de structure. Mais ce qui sans doute devient bien plus préoccupant actuellement c'est l'évitement de la limite du désir. Alors l'autre ne se réduit plus à l'autre du narcissisme, ce double de soi avec quoi le jeune peut jouer à prolonger la latence sous le regard parfois trop ravi des parents. La rencontre avec l'inconnu de la jouissance entraîne une division du corps par sa propre jouissance. Cette division est la source même de la production d'une altérité qui se dégage, progressivement, de ce que la satisfaction orgasmique réveille les voies des jouissances archaïques. À cet égard, latence et adolescence ne coïncident pas. La temporalité adolescente, s'il en est une, serait faite de cette succession de moments où se forment les souvenirs de l'enfance en même temps que s'élabore l'inconnu du sexuel. L'adolescent ne récapitule pas davantage qu'il ne reproduit l'infantile, il le revisite. La vraie nouveauté est, qu'à l'adolescence, le sexuel déborde le génital de la logique phallique.

La pensée du sexuel est aussi à cet instant une pensée de l'organe et une pensée du rapport. Sa temporalisation qui caractérise, quoi qu'on en

dise, la vie amoureuse de jeunes gens et des jeunes filles, permet la mise en place d'un rapport au semblant. Un recommencement qui ne va jamais de soi.

Un adolescent que je reçus à quelques reprises lors de son hospitalisation en psychiatrie voulait arrêter les voitures en se masturbant au bord d'une route nationale. Il m'assurait que, ce faisant, il pouvait mieux découvrir le visage ébahi des automobilistes. Il convint peu après que c'était là, selon ses propres termes, une histoire « sans queue ni tête », formulation qui le ravit – et me fit rire aussi. Le trait d'esprit est assez amusant pour être signalé. Oui, il a bien fait émerger la possibilité de prendre assise dans le transfert. Mais il n'a pu surgir qu'au moment où le patient peut élaborer, par l'analyse de quelques rêves, des angoisses matricides extrêmement violentes.

L'adolescent, et plus précisément la jeune fille, se divise entre elle-même et l'Autre féminin, celle dont elle doit capter la puissance et mystère, mais celle aussi qui la réduirait à rien si la jeune fille l'égalait.

Un tel déplacement rend compte de la fabrication de fétichisations fréquentes à l'adolescence. Le soutien de l'image spéculaire étant des plus vacillant, il convient d'aller chercher dans l'Autre sexe dont le féminin tient lieu de quoi se sentir réel et vivant. Mais c'est ce qui est aussi voué à l'échec ; une quête d'un nom de corps déclenchant ces passions adolescentes – tout à fait distinctes de l'amour - pour cet Autre qui donnerait orientation, vraisemblance et consistance au corps propre du sujet. Là est le mirage, l'évanouissement du sujet. D'où un certain nombre de comportements de « cour » de séduction entre adolescentes qui ne se réduisent pas, comme déjà l'avait pressenti Freud, à une homosexualité perverse.

c) On a enfin beaucoup trop parlé pour l'adolescence de rites de passage à chaque fois que l'adolescent met son corps en jeu. C'est aller un

peu vite. C'est saisir justement le besoin de créer de l'autre en se mortifiant par l'objet, mais l'usage intempestif de la référence à l'ethnologie oublie que le rite de passage est un rite qui, précisément, fait passer. C'est à dire que le rite se soutient et soutient une consistance anthropologique qui ramène le sujet à contempler les traces mnésiques symboliques qu'une communauté se donne sur sa fondation. En conséquence, il me semble difficile de confondre le rite de passage tel que les anthropologies l'ont décrit avec les sacrifices qu'un adolescent moderne peut faire sur ou à partir son corps (de son corps) dans le but de maintenir la représentation absolue, tétanisante et excitante d'une auto-fondation.

Du reste, une ancienne préoccupation clinique pour l'anorexie peut encore tout à fait nous renseigner quant au plan métapsychologique soutenant un certain nombre de "rites privés" autosacrificiels. L'objet alors est élevé au rien dans une stase temporelle comme si le risque de s'identifier à l'autre, de devenir autre, revenait à s'identifier à une demande toute puissante venant littéralement faire disparaître le sujet. A ce moment-là, l'objet auquel est voué l'anorexique est-il à tout coup un objet légal ? Est-il nécessairement un objet offert à ce qui vient masquer l'incomplétude maternelle ? Peut-être faut-il se faire un peu plus réservé.

Du vivant

Le vivant circule dans le corps selon des temps divers, et presque disparates. De l'engouffrement de l'air dans les bronches fraîchement écloses du nourrisson au voile de chants qui accompagne au seuil de son ultime voyage le corps disparu du bien-aimé, de la sueur et des larmes qui nous firent défaillir d'éros, les humeurs du corps ne doivent en aucun cas "tomber à plat". Le corps est un désordre riche, un trésor de désordre, dont les humeurs sont les emphases, les orifices, les ponctuations, les rituels la grammaire qui vise l'amour de l'au-delà.

Pas plus que le corps ne suffit au corps, la vie ne suffit pas à la vie, et du même fil, la mort à la mort ne suffit pas.

Le fil de la vie est tissé de toutes ces créations de rythme, de ruptures, d'alliances entre la matière et le souffle du sonore humain de la voix.

Anthropologie et psychanalyse ont partie liée, mais non en ceci que la seconde aurait raison de s'ériger comme la dispensatrice du mot de la fin face aux émouvantes données qu'apporte la première de ces disciplines. Elles ont partie liée en cela que l'une et l'autre, l'une avec l'autre, l'une puis l'autre, ont comme objet de fascination et d'étude la façon dont commence le corps humain.

Or il me semble, bien, à l'inverse de tout ce qu'édicte un tel capharnaüm d'évidences que les adolescents, filles et garçons, vivent pour certaines et pour certains un moment transitoire, fortement anxiogène où la vie brutale qui circule dans les humeurs de leur corps et se signale par des irrptions (sang des menstrues, éjaculations) crée une sidération ne pouvant en rien se retrouver subsumée en angoisse d'"inquiétante étrangeté". Elle signale non la retrouvaille insoupçonnée et irruptive d'un refoulé, mais bien plus et bien autrement, la rencontre avec la matière brute du corporel, avec sa substance même.

Qu'est le corps à ces moments-là ? Pas encore une scène bien qu'il insiste à se représenter, pas encore un thème bien qu'il insiste à se couvrir de "piercings", de tatouages ou de blasons. Pas encore un motif, donc. Au reste, il n'est rien de plus malhabile ou de plus erratique pour toute recherche en anthropologie clinique de ne considérer les piercings ou les tatouages que comme des actes d'écriture sur un moi étendu et aplani à sa surface corporelle. Le poinçon de la trace ne se dépose pas sur la surface plane d'une peau réduite à une page d'écriture, il crisper et cristallise une topologie de la profondeur qu'il excite bien davantage qu'il ne la signe.

Quel corps pour quelle adolescence ? Question à deux faces et à deux aspects. Elle est tout d'abord pathognomonique de nos mondes contemporains au sein desquels se diffusent, autant qu'elles s'éparpillent, les techniques du corps. Elle est ensuite une affaire de structure qui prend en compte la naissance des significations et des assignations symboliques des turbulences corporelles du pubertaire. L'anthropologie est ici convoquée. Mais elle l'est à un double titre. D'une part sa puissance d'information sur le local apprend, fascine et divertit. Le culturalisme a semé mille efflorescences de descriptions de sexualités adolescentes joyeuses, innocentes, gourmandes et sensuelles.

Un précurseur de la pensée clinique du corps dans la modernité, n'est pourtant ni un anthropologue, ni un psychanalyste mais bel et bien un écrivain, du nom de George Bataille. Le corps, la chair, les humeurs du corps reviennent et insistent comme des motifs obligés de son œuvre. Sa première lecture décisive est sans doute celle qu'il fait en 1918 d'une compilation de textes religieux du Moyen Age rassemblée par Rémy de Gourmont, *Le latin mystique*. Chartiste et croyant, Bataille a au moins deux bonnes raisons de faire d'un tel ouvrage son livre de chevet. Ce qu'il y découvre est cependant d'un tout autre ordre. Parce que les textes réunis dans ce volume s'efforcent de persuader le lecteur qu'il faut renoncer à la chair. La chair, frémissement théologique qui extasie et scandalise le dévot, et dont on aurait tort de faire un concept psychanalytique, y est présentée comme terrifiante car promise à la pourriture. Corruptible, putrescente, sale, la chair fascine Bataille. Il ne s'agit plus pour lui de la condamner ni de la nier mais de conférer à l'écriture le pouvoir et la dignité de lui donner un statut C'est à cette chair-là qu'il ne cessera par la suite de chercher un accès, par un moyen qui la rendra autrement plus tangible que la croyance ou l'érudition : la débauche, vécue et racontée.

Du corporel en rade des échanges et des mesures, entre hantise et excès : un tel retour à l'originaire inactuel, et tout en réminiscence de ce corporel, ne pouvait qu'amener Bataille et Caillois à affronter les dimensions du sacré et du sacrifice. Il ne s'agissait en rien de reconduire une approche fixiste de ces dispositifs. Bien au contraire, ce qui intriguait l'un et l'autre était la rupture de la barrière de répulsion entourant les biens et les choses sacrées. Le rituel ne garantissait rien. Il était, à chacune de ses reprises, considéré comme le surgissement d'une gestualité sans précédent. Bataille, plus que Caillois, resté lui en extase devant les organisations d'une répétition somptuaire des rituels, tentait de se porter au plus proche de l'énergie farouche de ce sujet insoupçonné du rituel : la violence de l'informe.

Aujourd'hui, l'actualité de Bataille et des très riches heures du Collège de Sociologie ne procèderait-elle pas des inventions captivantes de ces auteurs autour de l'acte transgressif ? Ce dernier ne désigne en rien une rébellion codifiée mais une activité à partir du « pensé » corporel, de l'éprouvé d'une rencontre avec le réel, dans la matérialité même de la chair. Une telle intuition ne réduit plus le corps à cette page d'écriture sur laquelle viendrait se greffer des signes, des traces ou des tags. Le corps n'est plus confisqué à son esthétique de palimpseste. La transgression corporelle ne serait-elle pas une façon virulente et polémique qu'aurait le sujet adolescent de tenter une démarcation entre informe du corporel et écriture du corps ; faire sourdre l'informe, le contenir, l'inverser, puis - pourquoi pas - le "signer". Mais dans un temps second, seulement. Il s'agit non de se mutiler, non d'attaquer mais de trouver une ligne de partage entre la puissance de l'informe et la promesse d'une forme du corps à venir.

Des pathologies trans-structurelles (errances, anorexies, toxicomanies...) sont aussi pour le sujet moyen de poser question à ce qui donne consistance de la trace mnésique groupale, du lien entre l'être et la

demeure dans le social. L'adolescent emprunte à la violence de l'objet quelque chose, un trait : la capacité physique de s'approprier la mort, comme si elle était attribuée et réservée à l'objet qui, en lieu et place, doublon de la psyché, produit la durée, le rythme (et la psyché) comme, en creux, ensemble de traces et d'inscriptions. C'est, après l'idée de sa complétude ou de sa survalorisation, une autre approche possible de l'objet à l'adolescence. Hypothèse d'une autre utilisation par l'adolescent qui écrit dans la durée de l'addiction du rythme comme pure trace. Sur l'objet se projette ce que toute initiation traditionnellement réussie permet de mettre en oeuvre : le lien du complexe d'autrui avec les éthos et les épos d'une communauté.

Témoin du malaise, l'adolescent éprouve l'espace. Il l'invente, cherche à y repérer les indices qui lui renverraient une saisie de sa propre mesure. L'orientation du corps de l'être parlant dans une expérience tridimensionnelle, suppose une recomposition pulsionnelle des refoulements et des articulations entre regard et voix. Il ne s'agit pas d'un simple passage entre un espace marqué par l'autre familial et autre espace dit espace du social.

L'espace dans lequel s'aventure le jeune, qu'il modèle aussi dans le meilleur des cas, est risqué dans la mesure où il s'agit d'un espace cinétique et incertain où se brouillent les miroirs. Partiels, les objets reviennent au sujet dans un effet pulsionnel qui saisit le flux de la voix, l'incarnat de la peau. Le jeu flottant de l'adolescent, sa prise dans une nouvelle version de la métaphore, se situerait dans une recherche opiniâtre et parfois désespérante de ce que vaut son être et sa parole comme semblant, cause aussi du désir de l'autre et comme objet et ressort de la pulsion de l'autre.

Tel est bien l'indécidable, tel est bien "l'entre-deux" à vrai dire si peu transitionnel. Tel est bien, enfin, cet espace où les coordonnées du

fantasme forment comme une grande fenêtre sur le vide qui désigne une place - celle du nom, que le sujet doit occuper une seconde fois.

Du nom et du sexuel

Le nom, bien sûr, n'est pas la référence mais ce à partir de quoi il peut y avoir de la référence. L'habitat du nom se dessine comme un défi pour celui qui ne sait loger son être entre parade et déchéance, entre rebut et fétiche. Face à ce vide représentationnel les adolescents, les garçons surtout, scindent très nettement la figure paternelle. La théorie sexuelle infantile abandonnée, le père apparaît à nouveau comme sexué, sexuel. L'enfant est le produit du génital. Les pulsions partielles ratent, elles ne peuvent plus être théorisées comme essentiellement fécondes, responsables de la naissance sexuée de l'enfant. Du moins cet aspect de ce que Freud a nommé « Théories sexuelles infantiles » passe-t-il à l'inconscient, désignant ainsi les croyances pulsionnelles sur l'enfantement. A l'adolescence, ces théories vivent dans le murmure du psychisme inconscient, et c'est l'agent du sexuel, les parents sexués et la génitalité qui doivent être symbolisés. La puissance paternelle doit être pensée afin que le soit la fonction sexuelle. Le père sexuel et l'ensemble de la puissance sexuelle appelle une symbolisation laquelle s'opère le plus souvent par des traits symptomatiques d'identifications et de contre-identification.

Remarquons cependant, à quel point des thèmes de dépressivité chez les adolescents garçons visent aussi à déqualifier le rôle causal de la puissance paternelle dans le simple fait de leur existence. "Je n'aurais pas été", "Je n'ai pas demandé à être là, au monde".... qui ne connaît pas ces ritournelles, audibles bien ailleurs que dans nos cabinet de psychanalystes, on le sait.

Saisissons, cependant, que si le jeune peut s'attacher à une forme d'imaginaire du Père, ce dernier reste salutairement opaque : présence

corporelle d'une forme de non réponse, d'une sorte de puissance de refus, d'une sorte de retrait. Un père qui, tout en faisant confiance à la langue commune, ne serait pas sans cesse à vivre l'obsession vers laquelle certaines intimations "psy" peuvent le réduire de tout raconter sur lui, sur son histoire et son origine. Sommes nous aujourd'hui dans un monde qui laisse le sujet en paix vis-à-vis de la question de l'origine, un monde qui sur ce point tolère un peu d'énigme ?

J'insiste dans ces pages davantage sur les garçons tant il peut sembler qu'à suivre l'écriture logique des mathèmes de la sexuation, la nécessité d' être", d'incarner, de représenter une consistance logique, une propriété est plus assurée du côté masculin. Au demeurant, il n'y a pas le choix. Cette particularité de l'écriture logique de la sexuation pourrait expliquer pourquoi les adolescentes vivent de façon plus étendue dans le temps cet écart entre la coupure dans le sujet qui ouvre à la construction du fantasme mais ne garantit aucune identification sexuée et l'idéal du Moi. Il resterait alors à préciser comment il est possible à l'adolescent d'emprunter une demeure - une demeure de croyance, puis de décroyance - afin de déconstruire ce qui, dans le rapport à l'objet, peut devenir persécutif.

Ces dispositifs qui font passer le sujet de la famille à la citoyenneté, ont aussi leur versant imaginaire : ils produisent des idéaux, des modèles et des rapports de force. Il n'est donc pas étonnant que les rapports de force entre jeunes d'un clan et jeunes d'un autre clan, ou entre jeunes et policiers, aillent produire des codes et des idéaux de conduites. Ils servent ainsi à compenser les incertitudes identitaires. Ils apportent au jeune un double bénéfice. En surplomb, ils garantissent des positions héroïques, hypertrophiant les clivages. De façon plus souterraine, ils redonnent au sujet un usage du moi idéal. Enfin, si la singularité indéniable de chaque sujet lui vient de ce qu'il n'est sujet que par une multiplicité de liens plus ou moins stables avec d'autres sujets, c'est bien alors la fabrique des

altérités, et la relation à ces altérités, qui pourraient faire l'objet d'une anthropologie psychanalytique actuelle et conséquente. La psychanalyse apporte des éclaircissements sur la construction subjective, individuelle et groupale, des limites, des frontières et des territoires. La compréhension est ici dynamique qui prend pour objet des interrelations de frontières, de limites et de territoires

L'adolescent dans son errance vérifie en une quête sans point d'arrêt décidé qu'aucune autorité n'est capable de fournir la réponse à la question de ce qu'il est, de faire tenir ensemble les événements de parole, les destins du corps et les charmes des fictions avec le réel de ses jouissances. Mais il bute en chemin. L'errant erre de ne pas franchir un seuil et l'errance trahit cette impossibilité pour le sujet de trouver l'hébergement d'une fiction qui lui donnerait le sentiment que peuvent tenir ensemble langage, image du corps et jouissance. L'absence de réponse pré-établie se fait la condition d'une décomposition et d'une indétermination où se brouille tout marquage des limites.

On songerait encore ici à ces moments de folie pubertaire où le corps de l'être parlant qui n'est plus entièrement figé dans une application univoque des reflets de mots sur des restes d'image, part à la dérive, dans une acmé de confusion des registres réels, imaginaires et symboliques. Sans appui tiers entre le Réel et le fantasme, ces jeunes provoquent avec leur errance, dans leur perte océanique au sein de groupe, de foule ou de bains sonores, quelque chose qui fonctionne comme un corps ; c'est-à-dire comme un corps qui avale, qui recrache, qui contient ou qui vomit, mais aussi comme un corps sans nom et sans visage, un corps voué à une forme de mise en suspend. Une surface par trop anonyme pour que s'y attache, au delà de la durée, l'agrafe de la temporalité.

La lucidité anthropologique aide à comprendre comment l'adolescent se construit et se représente comme un partenaire de notre

anthropos et de notre *éthos*, fut-ce aussi par le symptôme et la violence. Carrefour des disciplines, l'adolescent est aussi métaphore des déplacements des enjeux de subjectivation aujourd'hui. Et l'on ne peut que souligner, à nouveau, comment la pensée des paradigmes adolescents interfère sur la théorisation de l'institution entendue non seulement comme cadre mais aussi comme espace et scène psychique.

L'institution

Les lieux où nous rencontrons les adolescents, les lieux qu'ils explorent et au sein desquels ils apposent leurs marques ou envisagent leurs trajectoires, sont des lieux chargés d'histoire, d'une histoire qui ne se sait pas toujours, qui ne se narrative pas toujours. Le psychanalyste interroge l'expérience du lieu, l'expérience de la trace, l'expérience de la mémoire là où les dedans et les dehors s'interpénètrent, là où les espaces sont marqués par les alliances et les écarts entre le politique et le religieux, entre la coutume et les ruptures d'héritage.

À cet égard, les approches psychanalytiques et anthropologiques cernent des réalités communes. Quels sont, aujourd'hui, les devenir des représentations du corps et de l'identité sexuée quand leurs ritualisations sont affrontées à des nouveautés scientifiques et techniques touchant la scène même de l'origine ? Dans les sociétés modernes, pour lesquelles émergent des ritualisations erratiques et inédites, et qui sont caractérisées par une dilution ou un émiettement irréversible des opérations de coupure-lien ordonnant les initiations traditionnelles, l'adolescence est une expérience de rencontres, de traversées et de brouillages des repères, des référents et des lieux. C'est dire que le passage d'adolescence articule la

fonction du fantasme aux rhétoriques instituées permettant assignations et identifications.

Et cela devient une évidence, et parfois une urgence, d'entendre les actes, les inhibitions graves et les symptômes comme les moments d'exposition d'une parole cherchant à prendre corps dans les dimensions d'un subjectif au singulier, dans celle d'un sujet social, dans celle, enfin d'un sujet aux prises avec l'histoire. L'institution est alors posée dans ses effets de cadre permettant des mises en représentation et en symbolisation, comme un lieu parfois nécessaire entre l'individu et le social, et non comme un lieu prescripteur d'identités closes et de traitements expéditifs.

Dans la cité d'une banlieue de Paris, un centre de consultation ouvert, et des psychanalystes qui acceptent de sortir avec les jeunes, de déambuler avec eux. Mêmes disponibilités à Bamako ou à Ougadougou, au Mali ou au Burkina Fasso. Disposition psychique, plus que dispositif, minimale permettant de mieux situer les constructions de territoires et les logiques de construction de l'espace de ces jeunes garçons et filles. De mieux s'y situer aussi.

Bien évidemment, le clinicien en ces circonstances ne prétend pas conduire la fameuse cure psy standard, mais notre écoute est psychanalytique. Nous misons sur les forces du transfert, et posons alors qu'il est de notre ressort, de notre entendement et de notre responsabilité d'accueillir, puis d'interpréter les adresses à l'Autre que recèlent bien des conduites ou bien des attitudes marquées seulement par l'insaisissable, l'apathie, le narcissisme ombiliqué sur la précarité de ces assises. Pour comprendre l'adolescent, et ses productions, le clinicien ne peut que renverser la position communément admise de la psychopathologie adolescente comme venant s'expliquer par les malheurs du narcissisme à la façon d'un étayage. Ce point de vue, ce point de départ ne peut être tenu pour faux, il est même tout à fait exact, mais nous supposons qu'il puisse

aussi être complété avec la nécessité de comprendre la signification des inventions des modes d'adresse à l'Autre.

Il s'agit donc de situer les nouvelles données qui se font jour dans les offres et les demandes d'écoute liées à la présence de centre de consultation ou d'équipes mobiles au sein des quartiers réputés "difficiles", quartiers "chauds" de la banlieue ou de la cité. Il ne s'agit pas d'apporter du "sensationnel". Notre position et notre posture, celles de psychanalystes concernés par l'anthropologie, nous rendent très critiques face aux deux modèles qui saturent la littérature dominante sur les "jeunes des cités" depuis l'abandon de la politique de Développement Social des Quartiers (D.S.Q.), je veux parler des modèles de la "guerre" (la cité comme lieu d'affrontement perpétuel) et de la "Santé mentale" (la cité comme lieu pathogène ou déficitaire). Doit-on encore insister : la focalisation sur ces deux modèles ne peut que renforcer des attitudes et des représentations de criminalisation de la jeunesse. Le pathos sécuritaire est l'inévitable condiment qui donne saveur et force à une telle réduction épistémologique et politique.

Mais l'adolescence qui nous importe dans ce livre, celle qui s'en va en errance, et qui s'y abandonne, sans se faire pour autant recueillir, celle encore qui risque une invention de la matérialité sonore et visuelle de la lettre (de nombreux tags hurlent dans le désert des corridors urbains glacés d'ennui qui trouent de leurs perpendiculaires les blocs d'habitats des cités), celle enfin qui garde le seuil et la frontière de son territoire obsessionnel et précaire dans la crainte de ce qui, de l'autre bord, pourrait surgir, cette adolescence enfermée dehors par surcroît d'abandon, est toute entière occupée à expérimenter un pur "entre". Et ce, avant même de pouvoir croire à la promesse d'un temps lui garantissant une circulation, un échange, une invention du deux. Or, ce n'est pas rien la fabrique de l'altérité dans les cités. Des altérités de références qui auraient pu dire le

passé et donc réguler et justifier un rapport pacifié à l'idéal du moi sont souvent socialement désavouées, mises sous le boisseau de l'oubli, voire du dédain.

Il nous faut parler ici de la dignité historique des pères et des mères souvent brisés, et dont les récits singuliers ne viennent pas encore s'articuler à un récit valable pour la communauté des citoyens de ce pays. J'évoque précisément ce qu'A. Cherki appellerait, elle, "silenciation"⁴, désignant ainsi les effets de la non-mise en récit et en mémoire, voire en mots, d'évènements décisifs sur les inscriptions de nombreux hommes et femmes et de leurs descendants dans l'histoire contemporaine récente. Les adolescents sont des enfants de ces violences et ils sont le site de retentissement de ces falsifications de l'histoire. Autrement dit, il est aussi possible d'entendre les cités comme des lieux où les trajets de l'inscription vont prendre un tour démonstratif, tout comme peut l'être un signal d'alarme.

La rue... lieux et « hors-lieux »

Le simple fait de se poser la question du sens de l'expérience de la rue pour des adolescents ouvre déjà à une problématique, celle des modalités avec lesquelles ce morceau d'espace urbain est psychisé.

Des « façons de faire » avec les espaces urbains communs peuvent nous surprendre, nous inquiéter. Elles ne se résument pourtant pas à la violence ou à la délinquance. Parmi les souffrances pouvant amener un jeune à nous alarmer, mais aussi le plus souvent à alarmer d'autres jeunes, l'errance vient au premier plan. Elle impose une attention particulière, car

⁴ je renvoie le lecteur à la conclusion de son livre consacré à la vie et à l'actualité de F. Fanon Cherki, A. : *Frantz Fanon Portrait*, Paris, Le Seuil, 2000

loin de constituer un symptôme à déchiffrer, l'errance est plutôt à situer comme un défaut d'inscription, plus justement encore comme l'impossibilité pour le sujet à surmonter ce défaut d'inscription, aussi bien dans son être que dans sa filiation. En contrepoint de l'errance, venant sinon la cadrer, du moins la baliser et la trouser pour la fixer, nous frappe ce qui s'offre aux yeux de tous. Je parle ici des marquages de lieux, de ces marquages que nous nommons "tags" ou "graphes". Ces productions sont reçues plus souvent comme une provocation que perçues comme création. Ces marques font consister une création de points fixes, rendant, là où ils sont produits, l'espace marqué et orienté comme le serait un corps scarifié mis en scène, prêt à son entrée en scène. Espacement du temps et de l'espace que produit cette écriture, espacement du corps et de son milieu, qui font le corps et le temps, le corps et l'espace. Le sujet se produit alors comme la mesure de tels espacements. Pas encore une donnée géométrique mais déjà une présence. Un point de temporalité arrête la fuite de l'espace et l'hémorragie de l'errance. Un pari sur une croyance minimale (il y aurait des signes qui peuvent attendre celle ou celui qui les déchiffre) fait tenir, plus ou moins durablement, un espace minimal, un temps minimal, cadre possible pour une communauté à venir. Non que l'espace devienne alors labouré comme un champ de signifiants, mais il ne cesse de mettre le jeune en sa présence, en celle de ses seuils de secours et de ses encore frêles et fuligineuses perspectives.

Ainsi doté d'un point fixe, l'espace n'est plus une étendue erratique mais une surface alourdie, et lestée d'un poinçon. L'espace urbain est fuyant, plus fébrile que rythmé. En contraste, il doit être marqué.

On a pu se demander pourquoi les jeunes des banlieues étaient si prompts à réagir massivement à des violences ou à des auto-violences, par des formes de ritualisation du deuil (marches, voire émeutes...). C'est aussi pour eux, reprendre à leur compte la pathogénie des espaces urbains -

espaces sans traces des sites sur lesquels ils se sont édifiés - et marquer du lieu, faire de l'encoche, faire de la mémoire. La mémoire du lieu qui palpite en ces adolescents est souvent une mémoire saccadée, hachée, virulente, marquée par des décès tragiques, des violences, des sentiments d'appartenances très féodaux que cimentent ces souvenirs et leurs ritualisations cérémoniales régies par des codes très précis et très sévères d'assignation et d'affiliation, de domination et de soumission aussi. La position de marqueur d'espace et de marqueur de support de la mémoire est alors un des piliers du narcissisme adolescent entendu là où il se joue : dans des modes d'adresse à l'autre, au semblable, dans des recherches de paroles pleines – très prescriptives et peu équivoques- pour de nouveaux étayages et de nouvelles altérités.

Oscillation sur les mêmes sites entre ce qui serait enfin un lieu que l'on peut occuper et ce qui ne l'est pas encore. Cette oscillation est bien ce qui impose une ritualisation, une forme de lien, une codification du contenant. Sans toujours grand succès. Comment comprendre cette fragilité de la construction émotionnelle de l'espace qui produit tant d'emblèmes de territoires mais si peu de territoires contenant ? De nombreux jeunes des cités dépensent une énergie psychique importante pour constituer des repères qui croiseraient deux dimensions de l'espace. La construction de ce plan bi-focal ne va jamais de soi. L'extérieur engouffre, aspire tant qu'un espace de sécurité n'est pas constitué. L'errance n'est pas, contrairement à ce qu'une idéalité romantique voudrait en faire, un cheminement de liberté, une extension de l'espace acquis par le sujet dans sa déambulation hasardeuse. Il convient de distinguer des trajets de nomadisme ou d'errance active des errances pathogènes de certains jeunes qui suivent une lancée rectiligne, sans qu'aucune incurvation ou dérivation signifiante ne leste le cheminement dans le sens d'une direction voulue et espérée.

Les confins de ces espaces d'errance sont sources de dangers dès qu'ils ne sont plus à même de fonctionner comme restes de mémoires coupés de ce qui ferait récit intergénérationnel et transmission. Les jeunes construisent des amorces de territoire en installant leurs lieux de rendez-vous, de rencontres dans des lieux d'oubli conservant des traces de mémoire répudiée, des points de repères des moments passés. Là où, aujourd'hui, nous ne voyons que terrains vagues ou friches, s'édifiaient, hier, usines ou hangars, lieux de productions ou de stockages de biens, lieux de luttes sociales parfois. Dans ces lieux et sur ces lieux qui sont en danger de quitter la mémoire du quartier ou de la cité, les jeunes fabriquent du lien et de la trace, peut-être pour sauver l'imaginaire et le rêve ou faire parler de façon imaginaire les vestiges réels d'un exercice réel et symbolique de la richesse et du pouvoir, exercice congédié par les "cruautés" économiques contemporains. Ces lieux deviennent des "toiles de fond" qui renforcent un statut symbolique d'appartenance. Là prolifère l'écriture des tags, des graphes ou la simple biffure que, sur les murs, laissent ces "tags" qui n'en sont pas ou pas encore : simples marques en réseaux sur les surfaces désertées. Variations d'expression qui, pour les marques du corps, iraient de la scarification au tatouage proprement dit.

Cette création de traces, d'écritures distordues et de corps de lettres en anamorphose et en chorégraphie vise parfois à marquer ce seuil si bien désigné par l'expression anglaise "the outskirts of the town", ce qu'il y a au-delà du rideau de la ville. Ainsi ce seront ces espaces qu'une pauvre perspective oriente à peine, qui ne s'allègent d'une grande profondeur de champ, ces espaces en sommeil et friches désormais traités et honorés comme un corps, marqué comme un corps, et signé.

L'espace psychique abandonné travaille et rend parlant l'espace urbain délaissé. Anachronique, il accueille des sujets sur lesquels le pouvoir n'a pas grand prise et qui déambulent dans des lieux sans récits, sans

mémoires, des lieux qui ne sont pas rêvés. Et certains de ces jeunes fabriquent de la trace, non pas seulement par volonté de marquer un territoire, mais pour faire consister du reste diurne, de la biffure, du trait, quelque chose qui fasse point d'appui pour la psyché, support possible pour le rêve. J'ai pu observer, à plus d'une reprise, combien pour certains adolescents, le fait de creuser des marques dans les murs, de déposer des traces, modifiait le rythme et la qualité du sommeil. Cette pratique de la marque, si ancienne, venant conjurer la peur si profonde en nous de voir sous nos yeux s'effacer tout signe attestant présence de l'humain, sans doute conviendrait-il de l'entendre comme une création de points d'appui visant à démultiplier par les voies du rêve, de l'expérience émotive et signifiante de l'espace et du langage, les représentations du corporel. Mais cette généreuse invention d'un espace démultiplié et branché sur son autre scène reste la plupart du temps très fragile. Au point que le rappel de l'obsession du lieu vient faire barrage aux expérimentations du dehors qui, demeurent à l'état d'essai et ne se rassemblent pas en programme et en usage...

Acte significatif de la violence de la rue, je voudrais rappeler ici que brûler des voitures (ou attaquer des bus), c'est brûler aussi ce qui permet de se déplacer et que pour beaucoup de sujets la question du déplacement est une question redoutable. Il me semble naïf de penser que, brûlant des voitures, les adolescents porteraient atteinte à une image de leur corps propre. Cette violence, c'est du moins une hypothèse, ne pourrions nous pas supposer qu'elle vise non le corps mais bien ce qui a été dérobé au corps, qu'elle vise l'organisant comme un champ signifiant, un réseau, destiné à demeurer dans la durée.

À partir de cet archaïque que représente la destruction des objets pourvus de direction dans l'espace et destinés à aller vers le dehors (il me faudra nommer ainsi les voitures, et les moyens de transport), se pose la

question de ce qui rend, pour un adolescent, et à partir de la rue, un espace signifiant. Une première réponse se dessine. Pour se repérer dans les espaces, il faudra au sujet prendre appui sur des croisements de lignes et de dimensions mettant en perspective des angles. D'emblée, les adolescents ne sont pas dans la logique du territoire, laquelle suppose la conquête de plus d'un angle, mais dans celle du point fixe, de l'infini "turbulent" et menaçant, avec des périmètres de sécurité extrêmement précaires et flottants. Se construire comme acteur dans son espace revient à se repérer à partir de deux angles au moins et très investis. Ces "coins-seuils" (qu'on m'autorise ce néologisme car que veut dire parler de "seuil" si n'est pas mise en place de la fonction d'un coincement et d'un recoupement de lignes ?) sont marqués sans doute par des tags. Une fois encore dégageons nous d'une approche esthétique du phénomène. La plupart de ces tags ne sont pas cette espèce de torsion de l'être venant rehausser en objet d'art ou en création, non, ils sont plus exactement des espèces de scansions, de coches. Or les tags appellent la voix, le geste. Ils appellent une forme de chorégraphie première de la marque. N'étant pas à déchiffrer et ne pouvant pas être regardés, ils sont un peu comme des entailles venant décompléter des mortifications et des jouissances mortifères.

Il n'est cependant plus un clinicien travaillant assez quotidiennement dans nos banlieues qui n'irait porter son regard vers des jeunes, pris en pleine détresse identitaire, sans se rendre vite compte que ces adolescents sont bien loin de se camper face "à la société" comme des auteurs. S'ils se portent et se fixent vers des friches ou des ruines, ce n'est pas, ou pas encore, dans l'objectif de les subvertir et d'en faire le site de leurs constructions paysagistes, graphiques etc. Les adolescents dont il est ici fait mention, faute souvent d'inventer un rapport de traduction de l'ancien, entretiennent un rapport de collage à ce que les nouveaux espaces urbains et les nouvelles réalités de l'emploi et du marché ont laissé de côté,

en marge sans même en faire des simulacres de lieux souvenirs. Les graphes ou les tags dont je mentionne la présence sont rarement des réalités picturales aussi agencées et complexes que celles mettant en avant, ou sur la scène de l'Internet, les taggeurs et les grapheurs connus. Il y a de l'embarras parfois à user des mêmes termes pour désigner d'une part des productions artistiques, et d'autre part une simple et obstinée pratique de la griffure, de la coupure, de l'entame de lieux inemployés par le commun. Ce caractère de biffure exercée sur des espaces en friche ou en rebut, ou encore sur des espaces encore non utilisés par les marques sociales (signalisation, publicité) est capable cependant d'inciter au rassemblement. Tels de discrets signes de piste, ces tags élémentaires tressent un réseau de craquelures⁵ aux bords des carapaces de la ville, autour de quoi des jeunes se repèrent, se trouvent sinon se retrouvent, se supportent dans un être ensemble encore précaire et peu loquace.

Cette production de signes, de tags, qui précède souvent, cliniquement, la production de rêves chez l' "artiste" impénitent, est une production où le sujet reprend à son compte quelque chose de la langue maternelle. Soyons ici le plus clair possible. La langue maternelle ce n'est pas la langue de maman. L'expression "langue maternelle" désigne une tension car le cycle de la langue et la réalité de la mère sont deux topos différents. La mère n'est pas celle qui donne la langue comme elle donne le lait, la mère est celle qui ouvre le cœur de son enfant à l'amour du déplacement dans la langue⁶. Dès lors ce gain de corps, dans un retour d'une langue maternelle signifie bien pour l'adolescent, tout cassé soit-il, que pour se défendre de la séduction du retour originaire et sans au-delà au maternel, et afin de retrouver sa mère comme "un personnage" dans sa

⁵ Il y a somme toute peu de "bombages" puisque c'est ainsi que l'usage précieux et le *Journal Officiel* voudraient que nous traduisions tag en français

⁶ Il n'y a pas d'une part la mère qui serait le réel et papa qui serait le symbolique cette sorte d'absurdité ouvre la voie à toutes les barbaries

lignée et non plus comme corps-monde, il n'y a rien d'autre à faire pour un temps que de produire une écriture du féminin, du modal, de la sonorisation du monde, de ces halos de jouissance et de mystère qui enchantent le monde au-delà des bornes du vérifiable et de l'attendu.

L'adolescence est un moment de passage entre deux logiques : une logique phallique où le monde est binaire, c'est celle du plus ou du moins. Une logique génitale aussi, où tout le rapport signifiant du sujet à son corps, et au corps de l'autre, ne divise pas le monde en deux, entre la population des "châtés" et celle des puissants, par exemple. La logique adolescente teste d'autres régimes de l'opposition (i.e. de la négation) que celle produite par la logique phallique. L'adolescent rencontre le féminin comme altérité et aussi comme savoir qui ne passe pas entièrement par la fiction phallique, un savoir hétérogène, par quoi chacun, garçon et fille, passe pour se constituer une possibilité de frayer avec l'énigme de la femme comme avec l'énigme de l'étranger. Certains dispositifs sociaux idéalisant le clivage et l'appartenance réprouvent ce rapport du sujet au féminin. Ils créent des identifications surcodées remettant en question la façon dont les humains pactisent avec l'étranger, avec ce qui de la mère reste énigmatique, étranger. Les adolescents créeraient à mesure qu'ils arriveraient aussi à écrire leur rapport à l'altérité dans une logique non clivée par quoi ils payeraient leur dette, non seulement à l'idéal paternel, mais aussi au corps et à la langue de la mère.

Une représentation de la rue construite sur le modèle où nous l'entendons ordinairement, celle d'un passage entre deux lieux, ne compte pas pour beaucoup d'adolescents. Ils n'en font guère usage. L'espace de la rue ne se calque pas sur le modèle géométrique d'une délimitation spatiale qui mettrait bout à bout deux espaces hétérogènes. La rue n'est pas obligatoirement un seuil, un "passage". Elle peut apparaître et être vécue comme un gouffre catastrophique. L'espace ainsi édifié n'est pas alors une

simple étendue creusée par les faisceaux de points nantis d'une haute intensité sociale et culturelle que sont les places fortement sociales d'un quartier. L'espace urbain où échoue l'errant est fait de nappes d'étendues mal reliées entre elles, raboutées par des espaces eux-mêmes non consistants. Au-delà du coin de la rue, c'est l'inconnu, parfois le péril. Aucun énoncé concernant le sujet ne saurait le protéger, une fois dépassées les bornes immédiates. Au-delà du familier, c'est le non-territoire, là où on vit dans une absence totale de sécurité et d'amour. La rue devient alors non un entre-deux lieu mais un pur " entre " qui ne rejoint rien, le point le plus radical du lieu lui-même, affecté par les objets qu'il contient et par les objets qui le traversent. Deux usages de l'espace rétifs au modèle de la représentation géométrique, qui brouillent les repères du dedans et du dehors, de l'intime et du privé, sont spécifiques de ces adolescents. Un espace indistinct est traversé alors par des lignes de dérive qui le biffe, comme une droite ferait pliure d'une étoffe trop monochrome et trop lisse. L'errance se fixera alors comme une flèche qui, dans les fulgurances de son envol et la précision de l'encoche que fait sa chute, expérimente une concentration topocentrique. Cette dernière, à partir de brisures d'espace, le plus souvent surdéterminées par les tags ou graphes, construit un contenant pour une vie sociale minimum où les logiques d'affiliation et de hiérarchisation, quoique fugaces, peuvent se révéler assez rigides

Le semblable est précaire, et les identifications symboliques sont incertaines. On pourrait le dire autrement : les incarnations symboliques des ascendants brutalement réduits à presque rien. Et fleurissent alors des manières de cliver un imaginaire du corps et de l'espace qui se dilue dans la spatialité ou qui se fixe à des moments d'inscriptions emblématiques où l'auteur, voire parfois les auteurs de ces encoches, de ces graphes, de ces tags, tout comme parfois le nom, circulent en contrebande. Topologie du point fixe et de l'infini.

De ce fait, l'accident qui plie l'espace dans ses limites est sur-investi comme un évènement fondateur et attractif. Il en va ainsi de ce qui a un effet de coupure d'angle ou encore, et à l'inverse, de tout objet mobile porteur d'une grande ligne de traversée et traçant dans le continu indifférencié de l'espace une coupure linéaire (certaines lignes de bus peuvent être vécues sur ce mode). À partir de ces marquages de frontières donnés par le croisement des lignes perspectives se déplient et se limitent des territoires qui sont des surfaces de maîtrise où, par le truchement de des liens sociaux mimétiques sont exacerbés.

Le plus souvent, ce n'est pas un périmètre fixe qui détermine le territoire, le sien, ou celui de l'autre, comme c'est le cas des frontières de nos pays ou de nos continents. Le privilège de la démarcation est supporté par des figurations et des incarnations urbaines de la découpe qui ne se lient ni ne s'additionnent en périmètre fini. C'est ainsi donc qu'un croisement, un carrefour font ligne de partage entre monde communautaire et immonde, entre cet espace du familier où il est loisible de prendre des risques et d'éprouver des sensations et cet espace toujours menaçant qui ne se devine pas au-delà des torsions et des découpes, au-delà de certains carrefours et de certains croisements, cet espace de l'autre bord où de nombreux adolescents se sentent mis en danger. Nous sommes amenés à penser les incidences psychiques de l'espace urbain des cités dans une espèce de topologie à la fois consistante et catastrophique au sens de R. Thom, une topologie caoutchouteuse qui contient des points fixes, du vide et une périphérie hyper dramatisée. Entre ce coin d'espace et un autre coin d'espace, deux rues à traverser ou une passerelle comme flottante entre une dalle et une autre...et, soudain, cette rue, cette passerelle évoquent beaucoup plus le gouffre, le vide, le vertige, l'inconnu que le passage. On le voit, la limite entre ce qui est public et ce qui est privé est, ordinairement soutenue par des actes de langages et des désignations symboliques

répartissant les places de l'engagement dans le lien social et l'assomption de la sphère privé dans les territoires de l'intime. Bien en deçà d'une telle construction psychique et sociale, la précarité de la psychisation des espaces urbains, là où les errants se frôlent et se côtoient, ne fabrique pas de telles délimitations de lieux. La confusion la plus généralisée entre les espaces du public et ceux de l'intime égare les plus fragiles des « usagers » de la cité. La construction de la réalité de la cité va se trouver déplacé du côté des représentations imaginaires qui elles mêmes sont peu soutenues par des représentations de référence topiques et de seuils symbolisés. Aussi l'errant, renonçant à son précaire et faux prestige d'explorateurs de lieux, secrète-t-il un imaginaire rigide qui trouve son appui sur cette topologie minimale, plus haut décrite. Qu'il se socialise en de tels lieux, alors ce sera sur un mode très clivé et parfois violent d'inscription de sa localisation dans un espace minimal. Le spéculaire, c'est-à-dire ce qu'il va retrouver de l'image de son corps, sera soutenu par un rapport souvent violent avec le voisinage immédiat, tant ce spéculaire dépend de repères d'identité impérieux et monotones. Ainsi dans tel ou tel quartier on se sent appartenir à un monde commun du moment où l'on porte la même couleur fétichisée, où l'on s'invente la même novlangue, faite le plus souvent de slogans et de mots de passe ; et malheur à celui ou à celle qui traverse ostensiblement de tels espaces sans connaître les usages de seuils. L'errant, sujet de la limite illimitée, peut, se figeant en un lieu, vite devenir un réel *borderline*, soit littéralement sujet de la frontière. Un garde farouche et féroce de cette frontière.

Si un tel clivage n'a pas pu poser obstacle à l'inertie et aux vécus de dilution de l'être dans le lieu, les errants ne sont pas encore *borderlines*. et semblent alors réduits à la plus grande indifférence. Ils ne peuvent plus faire l'expérience qu'autrui leur suppose une intentionnalité, une capacité de dire « non ». Ils occupent par leur corps la place d'un réel. Souvent

lorsqu'ils se manifestent aux soignants, dans une confrontation, ils inquiètent pour deux séries de raison :

-d'une part les atteintes contre le corps propres peuvent être nombreuses. Ce ne sont pourtant ni des auto-mutilations, ni des actes ou des gestes dépressifs. Il semblerait plutôt que le corps en grande errance soit dissocié de tout imaginaire glorieux ou esthétique et que les pulsions ne soient plus limitées par un strict bord anatomique D'où des conduites parfois fréquentes et de scarification et d'obstruage des orifices qui sont loin de faire écriture sur le corps, mais qui assigne des bords et des surfaces planes et aplanies à l'excitation. J'évoque ici une clinique des malheurs et des heurts de la peau, comme si la perte du sens commun du corps, la perte de l'assentiment subjectif à la fiction commune du corps créait par contrecoup une façon d'érogénéité de la peau et de la surface, sur laquelle se dépose un mémorial du corps souvent à peine à lire, souvent impossible à dire ;

-d'autre part, des grandes plaques d'insensibilité de certaines zones corporelles ou de certains membres, zones de blanchiment psychique, ce qui explique que certains grands errants ont dé-subjectivé des pans entiers de leur présence corporelle.

La subjectivité du corps est liée, pour tous, à la présence ou à l'absence d'un Autre. L'abolition du registre de la demande à l'Autre (et de la demande de l'autre), abolition que masque parfois les politiques anonymes et efficaces d'assistance, crée un rapport au corps à la fois trop erratique et trop réel. L'organisme consent peu et mal à accorder les faveurs de ses découpes au fonctionnement du rythme et de la pulsion. Le corps se fragilise, il se morcelle pour autant que s'abolit la présence d'un autre proche et langagier. Je me souviens ici de moments cliniques saisissants qui rendent comptent de ce qu'entraîne un retrait psychique

de l'espace corporel : obstruage des orifices, automutilations, indifférence à des morceaux de corps s'en allant pourrissant. Or ces patients ne sont ni schizophrènes, ni délirants, ni confusionnels. Comment comprendre de telles aberrations dans la façon dont le sujet traite son corps, sans immédiatement référer cet ensemble de fait à de la folie psychotique ? La nosologie automatiquement appliquée ne rend compte en rien des processus de destitution de l'investissement libidinal du corps qui se manifestent ici. Ni de la désintrinsication pulsionnelle qui se donne à voir. Une hypothèse proposerait que oubli du souci du corps – que nous avons relié à un effacement du statut de sujet politique de ces grands exclus cassés psychiquement et physiquement – survient après l'abandon par le sujet de défenses psychiques qui permettaient de maintenir une certaine excitabilité du corps mais aussi un certain montage à de l'altérité et de l'externalité, fût-ce par le biais d'un masochisme, gardien de la vie.

En effet, dans le particulier, voire le singulier, du cas par cas, l'usage du corps caractéristique de la grande exclusion ne se manifeste pas uniquement comme une régression vers la « vie nue », au sens d'Agamben Généralisons. Que veut donc dire “ mélancolisation du lien ” ? Il s'y désigne une dégradation progressive des rapports du sujet à l'espace, au corps et au langage. Dans l'exclusion, les sujets en danger psychique (et pas seulement en souffrance psychique) sont des sujets ayant perdu le sens de leur corps, de l'intégrité de leur corps, de la cohésion de leur corps. Le clinicien est donc sensible au fait que souvent une petite parcelle d'objet, de vêtement constitue pour ces sujets leur ultime refuge, leur ultime “ je ”. Il s'agit, le plus souvent, d'un petit accessoire vestimentaire, un bouton encore plus ou moins rutilant, un béret rendu biscornu par la crasse, un foulard, petite marque, petit stigmat érigé mettant frein au sentiment d'avoir été porté à disparition

au-dehors. Sans doute un point par lequel on reste vu et dans lequel on se voit autrement que comme une tâche aveugle, une anamorphose monstrueuse.

Quitte à me démarquer de beaucoup de thématiques et de slogans devenus très vite conventionnels, je considère que le sujet en grande exclusion n'est surtout pas réductible à ce qui est désigné bien trop hâtivement, comme le sujet " nu ", dans une lecture qui trahit par excès de fidélité besogneuse au texte les travaux de G. Agamben – et tout particulièrement son *Homo Sacer*. " Homo Sacer " c'est-à-dire l'homme qu'on ne pouvait mettre à mort rituellement, mais qu'on pouvait tuer sans devenir criminel au regard de la loi archaïque romaine. Je constate, non sans perplexité, le succès inflationniste des références à ce livre d'Agamben. La référence quasi constante qui y est faite dès que des cliniciens et des travailleurs sociaux échangent à propos des exclus, relève la plupart du temps du plus grand contresens si elle vient tristement renforcer l'identification compatissante aux grands exclus. L'erreur est de " psychologiser " pompeusement cette vie nue comme étant la caractéristique existentielle et phénoménologique de l'existence que traîne le pauvre, le plus pauvre, ce sujet " sans " : sans papier, sans abri, et, rajouterai-je surtout sans aucune vraisemblance.

Agamben s'attache à désigner les paradoxes constitutifs du rapport essentiel de la politique et de la vie. La souveraineté porte en elle un mode de double articulation. D'une part elle va configurer la vie en fonction de modèles d'existence et d'idéalité qui s'inscrivent en droit et, d'autre part, elle ne peut être que puissance d'exception, contenant celle de suspendre et de défigurer les formes de vie protégées par le droit, formes de vie qu'elle réduit à la vie nue. Voilà ce que dit Agamben. On pourrait simplifier ainsi en reliant son argumentation à la question de la légitimité propre aux fondements de l'État. En effet, le pouvoir souverain

en même temps qu'il institue l'ordre juridique doit conserver la possibilité de le suspendre. Il lui faut une exception. Cette exception, il la crée, en ménageant au sein de cet ordre juridique un espace à la mesure de l'irrationnel de ses fondements. De sa violence fondamentale et originaire. Ce pouvoir institue pour cela un espace d'exception. Cet espace, disjoint du lieu mis en commun, est celui de la vie " nue " c'est-à-dire du sacrificable et du " hors dette ". Cette exception est d'abord, et selon les caractéristiques de toute structure, ce qui donne consistance à l'ordre juridique sur le mode selon lequel toute exception donne consistance à un ordre symbolique.

En ce sens, et au seul point de vue structuraliste, l'exception n'est en rien le contraire ou le défaut de la règle et de l'ordre institué. Au contraire, elle est le principe qui lui est immanent. Et elle se manifeste comme l'occasion par laquelle le pouvoir peut exercer sa puissance et sa violence fondatrice. C'est donc à suivre les termes mêmes de l'auteur, dans la mesure où il lui est loisible de décréter l'état d'exception, que le pouvoir est dit souverain⁷. Ce pouvoir s'exerce sur la " vie nue " comme pouvoir de vie et de mort.

La mise au ban est caractéristique du pouvoir souverain. La thèse d'Agamben, dans son aspect radical fait de cette mise au ban un héritage d'Auschwitz alors que sa lecture tend davantage vers une compréhension structurale difficilement raccordable avec l'évènementialité historique. Il reste à se sortir de cette pseudo contradiction en affirmant qu'Auschwitz a fait effet de mutation dans la structure du rapport à la mort, au meurtre et à l'interdit. ce qui est tout à fait soutenable.

La figure-limite de cette thèse (son archétype psychologique) est représentée par l'homme absolument privé de volonté. Un homme proche

⁷ *Op. cit* pages 19 à 33

de la mort, survivant dans le marasme d'une vie réduite au *bios*. Cette transposition psychologique de la théorie d'Agamben vire au paradoxe, enforçant un « saut de scène » dans la compréhension philosophique. Si l'homme absolument “ sans ” est la figure emblématique de la “ vie nue ”, on voit mal en effet quel souverain pourrait avoir prise sur lui. Alors le vertige saisit le lecteur. Soit l'homme absolument “ sans ” incarne la plus haute figure de résistance au pouvoir souverain, soit il en est la plus absolue des victimes. Le pouvoir ne peut s'exercer que sur une vie remise “ en forme ”, “ en trajet ”, “ en projet ”. La vie nue serait alors le produit le plus absolu du pouvoir mais encore ce contre quoi le pouvoir n'a pas de prise.

Le problème essentiel est alors de garder un temps logique préalable et d'affirmer que nous n'avons jamais en tant que clinicien affaire à la “ vie nue ”. Nous mesurons à quel point les irréductibilités de chaque vie, et de chaque psychisme, peuvent se tenir cramponnées à une forme de manque, de vide, de souffrance presque, car c'est souvent le seul support de l'existence sur lequel les “ exclus ” prennent appui, le seul reste qu'il leur reste, ce corps en rade immergé dans l'univers plat de l'exclusion et de l'errance.

Nos actes, nos conditions de travail, les inventions cliniques et institutionnelles que nous sommes amenés à proposer, promouvoir puis assumer, nous placent en situation d'observateur de la vigueur ou de la déliquescence des processus d'étayage entre espace urbain et espace psychique

Et, dans le particulier, voire le singulier, du cas par cas, l'usage du corps caractéristique de la grande exclusion ne se manifeste pas uniquement comme une régression vers la vie nue. La ruine des fonctions vitales se soutient aussi par des proférations de négation. L'excitation du corps par des points de douleur qui rendent le sujet non

consentant aux soins médicaux élémentaires – cela arrive souvent - apparaît non comme une régression vers on ne sait quel masochisme érotique, mais comme un puissant dispositif anti-mélancolique, une forme de résistance à cette mort du sujet qu'est la mélancolisation anesthésique de l'existence. Le corps partenaire est un partenaire, maltraité, fécalisé, "laissé tombé" par l'Autre, mais c'est un corps encore doté de capacités subjectives. Mais aussi, et bien plus encore, un corps à qui manque l'instance qui fait coupure et lien, l'instance phallique.

La négation de tout existant a le plus souvent marqué la vie de ces sujets.

Un point inaugural des prises en charge, une fois épuisées les déclarations à la fois vaines et nécessaires de "bons sentiments", est la présence d'un affect de honte sur les soignants et la sidération dans laquelle cet affect les plonge. La souffrance psychique des soignants, voilà une expression qui n'est pas de simple abstraction ! Honte d'avoir en face de soi, dans un commerce de corps plus que de paroles, des sujets qui sont, eux, dans un état d'éhontement. La honte dont je parle ici est comme l'envers de l'aspect impudique du social à tolérer l'insupportable. L'étayage pulsionnel est dans un état extrême d'épuisement. Je pense à cet errant qui se bouchait compulsivement tous les orifices avec un mélange de boue et de pitances pour animaux. Une forme de folie de corps dans laquelle les orifices doivent être uniformément ramenés à la même matière, évoquant ce que Cotard, puis Séglas désignaient comme un délire des négations. Et pourtant, après quelques soins, rudimentaires, plus rien d'un Cotard. Or, bon nombre de personnes, de femmes le plus souvent, se présentant à nous comme si elles vivaient un état d'éhontement sans issue possible, ressentent, au contraire, une grande honte de leur propre densité corporelle (il ne s'agit

-pas seulement de leur image narcissique) qu'elles n'arrivent plus à soulever.

Les affects sont violents lorsque la vie bat encore son exigence, lorsque le sujet sait que la vie ne suffit pas à la vie, que le corps ne suffit pas au corps, que la mort ne suffit pas à la mort..

Honte et haine sont des affects qui escortent toute déclaration et toute présentation de soi, dans le registre de la filiation. Y a-t-il pour le sujet une racine vivante de la filiation? Cette racine, cette réassurance tient en un acte. La possibilité de dire oui, au fait d'être vivant avec d'autres, c'est-à-dire mortel avec d'autres. La filiation comme situation subjectivante pour chacun, prend support dans la possibilité de dire qu'une dette de vie est respectée et honorée. Ce n'est pas une dette de "survie" En ce sens elle peut se faire en prenant la parole. Il ne s'agit pas de rembourser la dette de vie, mais de participer à ce qu'il faut de collectif pour affirmer que l'on est, au même titre que d'autres et avec d'autres, reconnu comme participant de cette dette. Il ne semble pas trop exagéré de prétendre que nous tenons là un des socles anthropologiques de l'articulation entre affiliation et filiation. La désaffiliation toucherait effectivement les sujets qui sont empêchés d'affirmer leur dignité d'avoir pu recevoir et reconnaître cette dette de vie.

Immergeons cette donnée anthropologique dans une autre, un peu plus préoccupante encore, puisqu'elle concerne certains aspects actuels du lien social. Il se produit, pour certains et à certains moments, de telles déceptions de rencontre, voire de tels risques concrets, réels, de rencontre que le sujet peut tout à fait supposer que ça ne vaut même plus le coup d'avoir une vie psychique. Essayons de travailler les modèles freudiens du psychisme. Selon le principe de réalité, l'appareil psychique peut décider si l'objet est, ou s'il n'est pas présent, c'est-à-dire être en mesure de préférer un "oui" ou un "non" à l'objet. Dans le principe de

plaisir, comme la négation n'existe pas, seul demeure le “ oui ” qui est une acception proche de l'hallucination. Pour dépasser ce paradoxe, Freud a inventé le clivage de l'objet, et surtout, dans ses derniers textes, le clivage du moi.

Winnicott a inventé, quant à lui, la coexistence du oui et du non. L'objet transitionnel, par exemple, ce n'est pas le bon sein kleinien. Le refus est donc créateur. À ceci près toutefois et comme l'a parfaitement remarqué Winnicott que, du sein, on ne peut s'en détacher que s'il a été donné ; autrement c'est sans fin la douleur d'un arrachement. À ce paradoxe, je me permettrais sinon d'en rajouter un, du moins d'accentuer la lecture d'un de ses dysfonctionnements qui se marque dans le paradoxe de la mélancolisation. Je pourrais la définir comme la situation du sujet exposant trop de son corps réel dans la participation de sa dette à la vie. Les grands errants nous introduisent à une forme particulière de la clinique, qui est la clinique d'un entre-deux particulier, soutenu par un paradoxe cruel et drastique.

Nous connaissons donc le paradoxe cher à Winnicott et pour lequel le sujet est et n'est pas, l'objet est et n'est pas. Il s'agit ici, dans cette psychopathologie, de pouvoir formuler un autre paradoxe. Je parle de celui, indialectisable où *le sujet n'est ni vivant ni mort...* Du paradoxe mélancolique vers le paradoxe propre à l'espace potentiel pourrait s'ouvrir le réel “ passage ”. Un passage entre deux “ entre-deux ” entre le paradoxe mélancoligène et le paradoxe potentiel. Un passage entre savoir et vérité. L'adolescent, pour engager sa parole, erre entre deux lignées, deux fondations, poussant parfois tous les référents, tous les interlocuteurs à bout, dans leur retranchement afin qu'ils laissent enfin choir leurs discours d'autorité tout plaqués et fabriqués, tout perclus de stéréotypes et de bon sens commun, et se manifestent enfin dans leur subjectivité.

Mais calé en deçà de ce passage, l'irrésolu dilemme du " Suis-je mort ou vivant ?" accompagne le sujet, la définition même de l'errance et de ses éternisés vertiges.

Il y a un savoir du Réel, celui qui dit l'éternisation d'un corps, ni mort, ni vivant, apte à traverser l'écran des apparences et des contenance pour tenir le coup dans un monde d'au-delà de tout principe de plaisir. De ne pas y échapper, voilà bien la dynamique propre au trauma humain. Enfin, il y a la place de la vérité, soit cette élaboration qui fait la place au dévoilement, à la lecture et au bordage de ce réel. Entre savoir et vérité, une élaboration, une rencontre possible des possibilités expressives et curatives d'une parole de bonne foi. Cette bonne rencontre confirmerait que le chaos du monde n'aurait plus alors, avec lui, emporté tout ce qui fait tenir l'énonciation de l'expérience du monde. Pourrait s'instaurer une fiction partageable portant sur le corps et ses demeures humaines.

L'extension clinique et psychopathologique d'un paradoxe mélancolique que ne soigne nulle rencontre avec une altérité de bonne foi, se tiendrait non pas dans la création de l'objet, mais, en deçà, dans un lien à la violence par quoi le corps réel, ne deviendrait que l'unique lieu du sujet. En face de tels patients nous ressentons comment la désespérance se traduit par des attaques (formes d'attente) envers l'évènement que constituent la musique, les scansions et le pouvoir d'évocation de la parole humaine. Réduit à la plus vive des solitudes, nul ne sait s'il est mort ou vivant. Il faut bien que se produise un accueil des signes de vie que donnent les grands errants qui ne réduise pas ces manifestations à des expressions pathologiques ou déficitaires.

Comment le sujet peut-il se représenter la possibilité de changer d'espace ? Seule la science du cheminement, l'ondologie, pourrait alors faire comprendre l'espace de la rue. Elle est ce qui pousse à affronter des

passages, c'est-à-dire des risques. Des passages entendent des ritualisations, et donc aussi des destructions. Mais ils supposent un point d'accueil. De même, l'« entre-deux » entend le deux. Or seule la pratique de l'alliance et l'exercice de la désappropriation ouvre la promesse du passage ouvre à un point d'accueil : du deux. Et se recompose, comme un gain, le trajet, la promesse, l'ouvert de la frontière en même temps que perd de sa force le rappel obsessionnel du lieu quitté. Dedans et dehors à nouveau s'articulent et s'entrecroisent sans se contaminer. Dans le sillage de cette alliance, oui, un entre-deux est possible.

Conclusions... très provisoires

Les adolescents en errance soulèvent une interrogation constante sur notre capacité de créer de l'espace, d'incarner des points fixes et de revenir à la même place. Le psychanalyste viendrait là faire un peu entame à cette continuité bétonnée et solidifiée qui immerge le sujet dans un temps répétitif, lancinant où il s'anesthésie.

Nous intervenons sur la continuité entre réel et symbolique. Notre rôle est alors d'être une altérité fiable vers lequel on vient et l'on revient nouer un contact. Ce point fixe contrarie la phobie de l'espace et il peut déterminer spatialement quelque chose d'une monstration du sujet, voire d'une plainte, presque d'une demande. Et à ce moment-là, oui, ce n'est pas idyllique à tous les coups. Peut émerger une production d'affect : la haine. Et c'est un temps nécessaire tant que la haine opère un clivage dans la présence de l'autre, l'autre qui a trahi qui est l'ennemi et l'autre qui consiste et qui peut aider. L'émergence de la haine à l'adolescence,

victoire sur la honte, fait consister une altérité laquelle en retour donne de la consistance à l'adolescent.

Réalités urbaines, adolescence : le psychanalyste est concerné en tant que son travail avec des adolescents pris dans la tyrannie de la hâte est de présenter un point d'appui, un point fixe, une face de la répétition. Point à partir de quoi peut se déplier le transfert, créant une zone intermédiaire entre la hâte à quitter toute assignation et les moments où l'adolescent cherche à rentrer dans le rang en se fondant dans une masse ou dans une précipitation à jouer ce qu'il croit être l'adulte et reconduisant le plus souvent pour cela des idéologies totalitaires. La construction identitaire ne résulte en rien d'une harmonie entre ce qui est supposé par l'autre et ce qui est supposé par le sujet, mais de ce qui fait discord entre les deux. À une condition : que cette certitude se dise et s'éprouve dans l'intime, non plus dans le lien de fascination ou de le climat de sensibilité si fréquent lors des premiers temps de l'adolescence. Entre dé-liaison et sur-liaison, il reste donc –et c'est la chance du travail psychanalytique- une potentialité que se crée une nouvelle fondation imaginaire limitée par le recours au concept et à la nomination.

Autrement, le risque est de fétichiser l'errance au point d'y voir la signature du sujet post-moderne. Ce serait en faire une métaphore exquise. Alors que ces errants nous éprouvent, rudement, bien davantage qu'ils ne nous fascineraient. Comme chutés de ces savoirs académiques à propos de l'adolescence, savoirs portés par des références psychanalytiques multiples et contradictoires, ces jeunes dévoilent crûment la négativité et l'incomplétude de ces discours. Ils minent autant le discours social que le discours savant. Et dans ce paradoxe où leur aspect atemporel alerte sur le plus actuel des politiques de l'abandon social et de l'exclusion, ils nous posent un défi, dans une indifférence à peine triste. Quelqu'un peut advenir. Une rencontre. Une adresse. Il nous reste et il nous revient

d'accompagner ces jeunes à s'inventer un voyage et un pays. Jamais je n'ai vu de plus sévère visage que ceux de ces adolescents sans lieu et sans espoirs. Notre obligation est bien de les aider à tracer un sillon, une orientation de corps et de parole, de leur redonner la gourmandise du contact. N'allons pas encore parler ici de transfert. Cette modalité particulière du contact, impérieuse, remarquable par son instantanéité et sa force, renvoie souvent à une défaillance des fonctions de l'idéal. Il est aisé de saisir que la neutralité, l'attente polie, le silence vertueux de la part de l'analyste sera interprété comme un encouragement à redoubler cette position dépressive que l'errance présente si bien et soigne si mal. Je ne peux, en conclusion, qu'insister sur la nécessité chez le psychanalyste de s'engager et de dialoguer avec son patient adolescent à propos de la mort, du sexuel, de l'excitation et de la douleur. Cette parole permettant, peut-être, la floraison d'un imaginaire nouveau, pour une nouvelle consistance de corps dans des déplacements des tissus des mots et des rêves.

Un contact, soit l'aube d'un événement de lieu, de corps et de langue, en présence d'autrui. Une greffe sur la dérive hémorragique de l'espace d'un imaginaire du corps propre et du corps d'autrui. Inventant alors avec ce jeune, héros latent de ses égarements, les bases d'une communauté humaine minimale, le psychanalyste peut se découvrir anthropologue. Une telle trouvaille ne le laisse pas en repos.

Bibliographie :

Agamben, G. : *Homo sacer, le pouvoir souverain et la vie nue*, trad. Marlène Raiola, éd. du Seuil, coll. L'ordre philosophique, Paris, 1997.

Althabe, G. « Production du social : tendances actuelles »
in *Psychologie Clinique*, 16, Paris, L'Harmattan, 2003 : 19-34

Augé, M. : *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Champs Flammarion, 1994

Bataille G. : *La part maudite*, (préface de J. Piel) Paris,
Ed. de Minuit, 2000

- Benhaïm, M, Rassial, J.-J., (sous la dir. de)
De l'infantile au juvénile collection « le Bachelier », Toulouse,
Érès, 2006
- Cadoret M. : *Le paradigme adolescent*, Paris, Dunod,
2003

- Cherki, A. : *Frantz Fanon. Portrait*, Paris, Le Seuil, 2000
- Cotard J., Du délire des négations, Archives de neurologie n° 11 et 12, 1882 in *Etudes sur les maladies cérébrales et mentales* . (textes réunis par J.Falret). Paris, 1891 Libraire J.B. Baillière et fils. 19, rue Hautefeuille. Rééd. In Du délire des négations aux idées d'énormité Paris, L'Harmattan, collection "trouvailles et retrouvailles ", Paris, 1997 pp 25-53
- Douville, O. : « Des adolescents en errance de lien », in *L'Information Psychiatrique*, N° 1, janvier 2000, pp 29-34
- Douville, O. : « Pour introduire l'idée d'une mélancolisation du lien social » in *Cliniques Méditerranéennes*, N° 63 « Filiations 1 », 2000, pp 239-262
- Douville, O. « Avant le transfert, le contact », in *Le transfert adolescent*, Didier Laurus (éd.), Ramonville Saint Agne, Érès, 2002, collection « Le Bachelier », pp 133-143
- Douville, O. : « Les guerres modernes », in *Adolescence*, N° 39, "Nouages", 2002, pp 145-156
- Douville, O. « Des constructions infantiles aux mythes pubertaires : champ social et modernité », *De l'infantile au juvénile* (Sous la dir. de M. Benhaïm et J.-J. Rassial) collection « le Bachelier », Toulouse, Érès, 2006 pp 30-48
- Gutton, P. *Le pubertaire*, Paris, PUF, 1991
- Lacan , J. : « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » (1958), reprint *La Psychanalyse*, N° 6 « Perspectives structurales », Paris, Tchou, Bibliothèque des Introuvables, 2001, pp 11- 147

4^e de couverture

L'auteur témoigne ici d'une expérience de psychothérapeute, adossé à la psychanalyse et à l'anthropologie, travaillant dans des espaces urbains sis aux franges des aspects plus ordinaires et davantage policés des villes modernes, que ce soit en Europe ou en Afrique de l'Ouest.

Si le terme d'« errance » (errare/itinerare, l'erreur certes mais aussi l'itinéraire) atteste d'un désordre de l'orientation des corps dans les

espaces publics, sa réalité actuelle nous fait rencontrer de jeunes sujets redoutant plus que tout de se trouver retenus dans une demeure.

Là, de jeunes errants nous posent un défi, dans une indifférence à peine triste. Il nous reste et il nous revient d'accompagner ces jeunes à s'inventer un voyage et un pays. Jamais je n'ai vu de plus sévère visage que ceux de ces adolescents sans lieu et sans espoirs. Notre obligation est bien de les aider à tracer un sillon, une orientation de corps et de parole, de leur redonner la gourmandise du contact humain

Olivier Douville, docteur en psychologie, est psychanalyste et maître de conférences en psychologie clinique à l'université Paris-10 Nanterre. Formé à l'anthropologie, il est aussi psychologue clinicien à l'EPS de Ville-Evrard (Neuilly/Marne 93).

Il est directeur de publication de PSYCHOLOGIE CLINIQUE (Paris, l'Harmattan) et co-rédacteur en chef de PTAH, revue de l'ARAPS (Association Rencontre Anthropologie Psychanalyse sur les Processus de Socialisation).
